

Institut de recherche sur le Maghreb contemporain

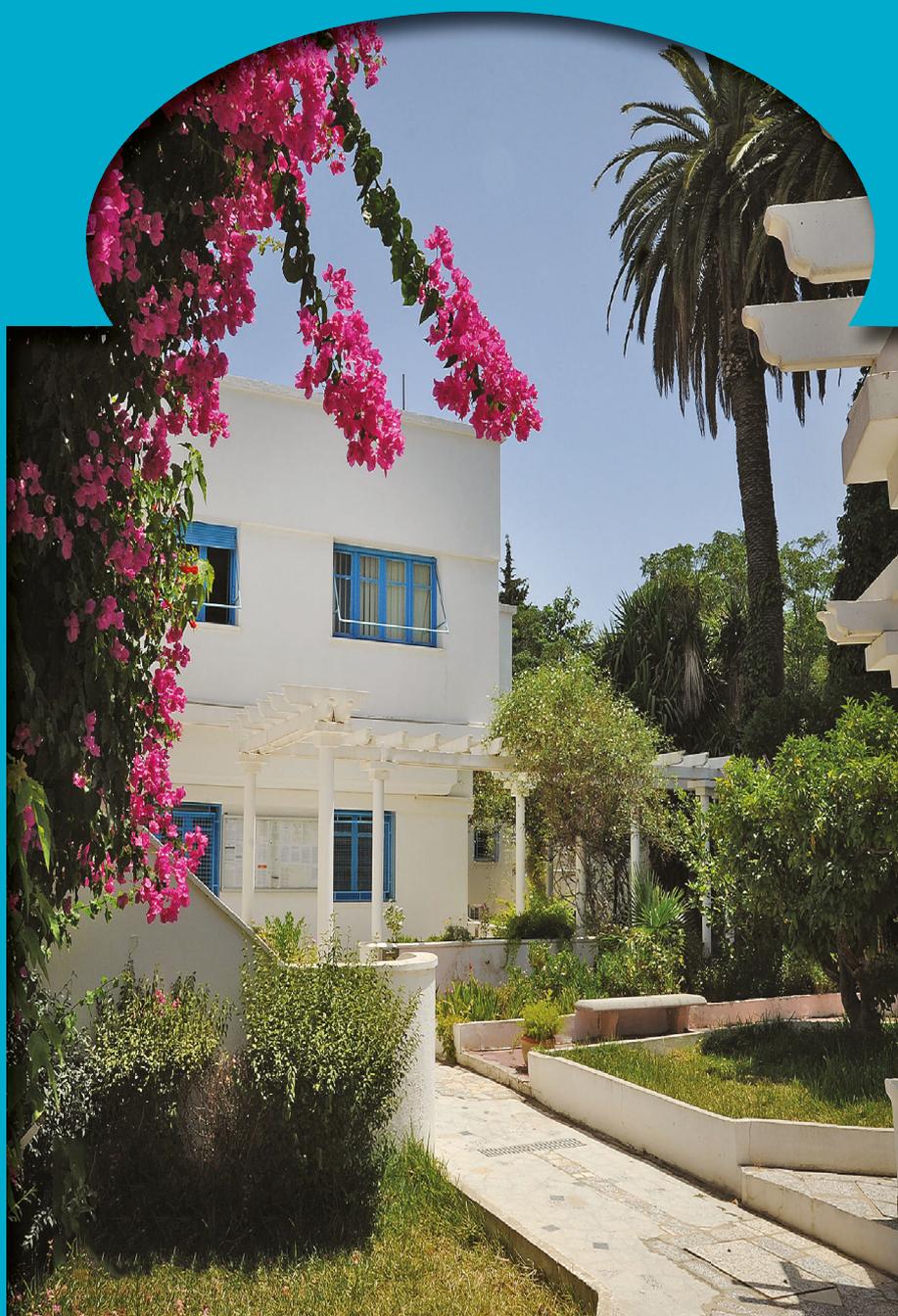
**Bulletin trimestriel
avril-mai-juin
2020**

N°27

LA LETTRE DE L'IRMC

Sommaire

- 2** **Edito**
- 4** **Présentation de l'IRMC**
- 5** **Jeune recherche**
L'engagement politique des femmes pieuses en Tunisie – neuf ans après la révolution,
Alessandra Bonci
Pas de réforme pour la police ? Politiques publiques de sécurité post-2011 en Tunisie,
Audrey Pluta
- 12** **Programme de recherche**
Présentation de l'ERC DREAM, Amin Allal,
Kmar Bendana, Mohamed Slim Ben Youssef
- 15** **Travaux de recherche**
Atlas de l'Égypte contemporaine, Jamie Furniss
Le rôle de la colonialité du genre dans le processus de reprogrammation de la colonialité du pouvoir à l'heure de la transition, Marta Luceño Moreno
- 22** **Compte-rendu de lecture**
Maher Hanin, La société de résistance,
Mohamed Slim Ben Youssef
Pierre-Robert Baduel, Un temps insurrectionnel pas comme les autres. La chute de Ben Ali et les printemps arabes, Oissila Saaidia
- 28** **Compte-rendu d'activité**
Confinement et crise du Covid-19 : repenser notre rapport au public, Manon Rousselle
Les objets religieux au Maghreb et en Europe,
Lucas Faure, Samia Kotele
L'Algérie au présent par Karima Dirèche,
Manon Rousselle
- 37** **Vient de paraître**
- 38** **Calendrier scientifique**





Directrice de l'IRMC
Professeur des
Universités en histoire
contemporaine

direction@irmcmaghreb.org

Je terminai l'éditorial de la dernière *Lettre de l'IRMC* au moment où la fermeture de l'IRMC était imminente. Le 20 mars 2020, dans son allocution, le Premier ministre tunisien, Elyes Fakhfakh, annonçait que le confinement total serait effectif à compter du 22 mars. Le 15 juin, la dernière phase du « déconfinement ciblé » commençait avec un retour à « la normale ». Que s'est-il passé à l'IRMC entre ces deux dates ? Beaucoup de choses dont ce numéro témoigne.

Je commencerai par rappeler que deux temporalités sont à l'œuvre dans le métier de chercheur : une temporalité sur le temps long et une temporalité de l'immédiat. C'est ainsi qu'à l'instar des autres numéros, les textes publiés relèvent de la première catégorie car ils sont le produit de travaux de doctorants (cf. Alessandra Bonci et Audrey Pluta) et de chercheurs (cf. « Le rôle de la colonialité du genre dans le processus de reprogrammation

de la colonialité du pouvoir à l'heure de la transition », Marta Luceño Moreno). Ils rendent compte aussi d'ouvrages publiés par nos pairs (cf. *Atlas de l'Égypte contemporaine*, Jamie Furniss ; *La société de résistance*, de Maher Hanin, Mohamed Slim Ben Youssef ; *Un temps insurrectionnel pas comme les autres. La chute de Ben Ali et les printemps arabes*, de Pierre-Robert Baduel, Oissila Saaidia) ou encore de nos activités (école doctorale « Les objets religieux au Maghreb et en Europe », Lucas Faure et Samia Kotele ; présentation de l'ouvrage *L'Algérie au présent* sous la direction de Karima Dirèche, Manon Rousselle) sans oublier les programmes de recherche portés par d'autres institutions (cf. ERC DREAM, Amin Allal, Kmar Bendana et Mohamed Slim Ben Youssef).

Toutefois, la pandémie du Covid-19 nous a conduits à « repenser notre rapport au public », pour reprendre le titre du compte-rendu de Manon Rousselle qui précise que « L'activité de l'IRMC n'a pas faibli pendant la période de confinement ». C'est ainsi que de nouvelles valorisations de la recherche ont émergé de la contrainte et nous ambitionnons de les poursuivre. Par ailleurs, le coronavirus a aussi offert une opportunité inédite et unique à des chercheurs de l'IRMC de proposer une réflexion

collective, à partir d'un même sujet, sur un laps de temps identique et de partager leurs premières pistes de lecture au-delà du monde académique (cf. Oissila Saaidia (dir.), *Vivre au temps du Covid-19. Chroniques de confinement : regards de chercheurs depuis la Tunisie*, IRMC-Nirvana, juin 2020).

Cette *Lettre de l'IRMC* démontre, si besoin était, que le métier de chercheur, même s'il s'inscrit dans le temps long de la recherche, n'exclut pas des incursions dans le temps de l'événement.

* * *

I finished the editorial for the last *Lettre de l'IRMC* when the Institute was nearing closure. On March the 20th, 2020, in his speech, Tunisian Prime Minister Elyes Fakhfakh announced that a total lockdown would be effective from March 22. On June the 15th, the last phase of 'targeted unlockdown' began with a return to 'normal' life. What happened at the IRMC between these two dates? Many things this newsletter testifies.

I will begin by recalling that two temporalities are at work in the researcher profession: a temporality over long time and an immediate temporality. Thus, like the other letters, the published texts fall into the first category because they are PhD

students work (cf. Alessandra Bonci and Audrey Pluta) and researchers (cf. “Le rôle de la colonialité du genre dans le processus de reprogrammation de la colonialité du pouvoir à l’heure de la transition”, Marta Luceño Moreno). They also report in published works by our peers (cf. *Atlas de l’Égypte contemporaine*, Jamie Furniss; *La société de résistance*, de Maher Hanin, Mohamed Slim Ben Youssef; *Un temps insurrectionnel pas comme les autres. La chute de Ben Ali et les printemps arabes*, de Pierre-Robert Baduel, Oissila Saaidia) or even our activities (doctoral school ‘Religious objects in Maghreb and in Europ’, Lucas Faure and Samia Kotele; presentation of the book *L’Algérie au présent* under the direction of Karima Dirèche, Manon Rousselle) without forgetting the research programs carried out by other institutions (cf. ERC DREAM, Amin Allal, Kmar Bendana and Mohamed Slim Ben Youssef).

However, the Covid-19 pandemic led us to “rethink our relationship with the public”, to use the title of the report Manon Rousselle wrote which states that “The activity of the IRMC did not weaken during the lockdown”. This is this is how newly promote the research emerged from the constraint and we aim to continue it. In addition, the

coronavirus also offered a unique and unprecedented opportunity to the IRMC researchers to propose a collective reflection, from the same subject, over an identical period of time and to share their first reading tracks beyond the academic world (cf. Oissila Saaidia (dir.), *Vivre au temps du Covid-19. Chroniques de confinement : regards de chercheurs depuis la Tunisie*, IRMC-Nirvana, juin 2020).

This *Lettre de l’IRMC* shows, if needed, that the profession of researchers, even if it is part of the long research, does not exclude forays into the time of the event.

* * *

و هكذا، انبثق من المخاوف تهمين جديد للبحث، و أصبحنا نطمح إلى مواصلتها. بالإضافة إلى ذلك، قدم فيروس كورونا أيضًا فرصة غير مسبوقه وفريدة من نوعها لباحثي المعهد باقتراح تفكير جماعي إنطلاقاً من نفس الموضوع لمدة زمنية متطابقة و مشاركة مساحة قرانتهم الأولى خارج العالم الأكاديمي (cf. Oissila Saaidia (dir.), *Vivre au temps du Covid-19. Chroniques de confinement : regards de chercheurs depuis la Tunisie*, IRMC-Nirvana, juin 2020).

توضح نشرية المعهد هذه، بأنه على الرغم من أن مهنة الباحث، و إن كانت تغطي فترة زمنية طويلة للبحث، لا تستثنى تدخله العاجل إبان وقوع الحدث.

تزامن إنتهائي من تحرير إفتتاحية العدد الأخير من نشرية معهد البحوث المغاربية المعاصرة لحظة إقتراب إغلاق المعهد. يوم 02 مارس 2020، أعلن الوزير الأول إلياس الفخفاخ في خطابه أن الحجر الصحي العام يطبق إنطلاقاً من يوم 22 مارس و يوم 15 جوان الفارط إنطلقت المرحلة الأخيرة من "الحجر الصحي الموجه" مع عودة "الحياة الطبيعية".

ماذا حدث بالمعهد طيلة هذه الفترة ؟ سيبين هذا العدد أموراً كثيرة.

سأبدأ بالتذكير بأن هناك حقبتين من الزمن مهمتين في مهنة الباحث : حقبة تمتد لفترة طويلة و حقبة أنية. وهكذا، على غرار الأعداد الأخرى، تندرج النصوص المنشورة في هذا العدد ضمن الحقبة الأولى لأنها نتاج عمل طلاب الدكتوراه (أنظر أليساندرا بونشي و أودري بلوتا) و نتاج عمل الباحثين (أنظر "دور "كولونيالية" الجندر في مسار إعادة برمجة "كولونيالية السلطة" زمن التحول"، مرتا لوسينو مورينو) و تهتم أيضاً بالكتب المنشورة من قبل زملائنا (أنظر أطلس مصر المعاصرة، جيمي فورنيس ؛ مجتمع المقاومة، لماهر حنين، محمد سليم بن يوسف ؛ زمن تمرد لا مثيل له : سقوط بن علي و الربيع العربي، ليار روبير بادويل، وسيلة سعادية) أو كذلك بأنشطتنا (مدرسة الدكتوراه "المواضيع الدينية بالمنطقة المغاربية و بأوروبا، لوкас فور وسامية كوتال ؛ تقديم كتاب الجزائر اليوم، إشراف كريمة ديراش، مانون روسال) دون أن ننسى برامج البحث التي تقوم بها مؤسسات أخرى (أنظر ERC DREAM، أمين علال، قمر بن دانة، و محمد سليم بن يوسف).

و مع ذلك ، قادنا وباء كوفيد-19 إلى "إعادة التفكير في علاقتنا بالآخرين"، لإعادة إستخدام عنوان تقرير مانون روسال الذي يبين بأن "نشاط معهد البحوث المغاربية المعاصرة لم يضعف خلال فترة الحجر الصحي".

IRMC

L'Institut de recherche sur le Maghreb contemporain (IRMC) est un centre de recherche en sciences humaines et sociales, à vocation régionale, dont le siège est à Tunis. Créé en 1992, il est l'un des 27 Instituts français de recherche à l'étranger (IFRE), placé sous la tutelle du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères et, depuis 2000, du ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, ainsi que du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) dont il constitue une unité scientifique de recherche (USR 3077). Un conseil scientifique participe à l'orientation et à l'évaluation de ses activités. Un comité mixte de suivi franco-tunisien des activités de l'IRMC se réunit chaque année.

L'IRMC contribue, en partenariat avec la communauté scientifique, notamment maghrébine et européenne, au développement de la recherche sur le Maghreb. Ses champs disciplinaires sont : l'anthropologie, la démographie, le droit, l'économie, les études urbaines, la géographie, l'histoire, les sciences politiques, la sociologie, les sciences sociales appliquées aux lettres, à la philosophie et à la psychologie.

Ses axes sont :

Axe 1 : Histoire du Maghreb (Algérie, Tunisie, Libye) XIX^e – XXI^e siècles.

Axe 2 : Sociétés maghrébines contemporaines en recomposition.

Axe 3 : Gouvernance et politiques.

Ses programmes participent aux débats des sciences humaines et sociales dans une perspective comparée, à l'échelle régionale et internationale. Il organise des formations doctorales, des colloques, des séminaires et des conférences à vocation internationale. Il accueille des chercheurs, des boursiers et des stagiaires maghrébins et français, en coopération avec les institutions des pays concernés.

Sa bibliothèque est ouverte à un large public d'universitaires, de doctorants, d'étudiants, de boursiers et de stagiaires. Elle permet la consultation, sur place, de livres et de revues spécialisées (plus de 31 000 ouvrages et 2 300 titres de revues). La valorisation de ses travaux de recherche représente aujourd'hui un catalogue de plus d'une centaine de publications collectives ou d'auteurs, chez différents éditeurs.

Directrice : Oissila Saaidia.

Équipe de recherche permanente : Amin Allal, Jamie Furniss, Monia Lachheb, Betty Rouland.

Chercheurs associés : Kmar Bendana, Hend Ben Othman, Katia Boissevain, Jean-Pierre Cassarino, Pierre-Noël Denieuil, Mohamed Chérif Ferjani, Jérôme Heurtaux, Habib Kazdaghli, Perrine Lachenal, Enrique Klaus, Ons Kamoun, Marta Luceño Moreno, Khaoula Matri, Imed Melliti, Sihem Najjar, Rim Yacoubi.

The Research Institute for Contemporary Maghreb (IRMC) is a Humanities and Social Sciences research center, with a regional dimension, in Tunis. Founded in 1992, it is one of the 27 French Institutes of Research in the World (IFRE) under the authority of the French Ministry for Europe and the Foreign Affairs and, since 2000, the French Ministry of Superior Education, Scientific Research and Innovation, and the French National Center for Scientific Research (CNRS). The IRMC is the 3077 scientific research unit (USR 3077) of the CNRS. A scientific council follows the orientation of the Institute and evaluates its activities. A French-Tunisian steering committee is reunited every year.

The IRMC contributes, in partnership with the Maghreb and European scientific community, to develop the research about Maghreb. The disciplinary fields are : anthropology, demography, economy, geography, history, law, philosophy,

politic sciences, psychology, sociology, social sciences for literature and urban studies.

The axes are:

Axe 1: History of Maghreb (Algeria, Tunisia, Libya) 19th – 21st centuries.

Axe 2: Contemporary Maghreb societies in re-arrangement.

Axe 3: Governance and Politics.

The IRMC programs are participating to the humanities and social sciences debates in a compared perspective, in a regional or international level. The Institute organizes PhD trainings, seminars, symposiums and conferences in an international vocation. Maghreb and French researchers, fellows and interns are welcomed at the Institute, in cooperation with the concerned institutions of the countries they come from.

The library is open to a large academic audience such as scholars, PhD students, students, fellows and interns. It permits to consult more than 31 000 books and 2 300 specialized scientific magazines.

The promotion of the IRMC research work represents today a catalogue of more than 100 collective or individual publications.

Director: Oissila Saaidia.

Permanent research team: Amin Allal, Jamie Furniss, Monia Lachheb, Betty Rouland.

Associated researchers: Kmar Bendana, Hend Ben Othman, Katia Boissevain, Jean-Pierre Cassarino, Pierre-Noël Denieuil, Mohamed Chérif Ferjani, Jérôme Heurtaux, Habib Kazdaghli, Perrine Lachenal, Enrique Klaus, Ons Kamoun, Marta Luceño Moreno, Khaoula Matri, Imed Melliti, Sihem Najjar, Rim Yacoubi.

معهد البحوث المغاربية المعاصرة هو مركز بحث في مجال العلوم الإنسانية والاجتماعية ذو توجه إقليمي مقره بمدينة تونس. وقد أحدث سنة 1992، وهي مؤسسة من بين 27 مؤسسة بحث فرنسية بالخارج تُشرف على المعهد وزارة الشؤون الخارجية والأوروبية، كما تُشرف عليه أيضا منذ سنة 2000 وزارة التعليم العالي والبحث والمركز الوطني للبحث (USR 3077) الذي يمثل فيه وحدة بحث مدمجة (CNRS) العلمي يساهم مجلس علمي في توجيهه و تقييم أنشطة المعهد. كما تجتمع سنويا لجنة مشتركة فرنكو-تونسية لمتابعة أنشطته يُسهّم المعهد بالترافق مع المجموعة العلمية لاسيما المغاربية والأوروبية في تطوير البحوث حول المنطقة المغاربية. تتمحور مجالات اختصاصه في: الأنثروبولوجيا، الديمغرافيا، القانون، الاقتصاد، الدراسات الحضارية، الجغرافيا، التاريخ، العلوم السياسية، السوسيولوجيا، العلوم الاجتماعية المطبقة على الآداب والفلسفة وعلم النفس محاوره.

المحور الأول : تاريخ المغرب العربي (الجزائر، تونس، ليبيا) القرن 19-21.
المحور الثاني : المجتمعات المغاربية المعاصرة في إعادة وضعية تشكل المحور الثالث : الحوكمة و السياسات

تساهم برامج المعهد في محاورات العلوم الإنسانية و العلوم الاجتماعية من منظور مقارنة على المجال الجهوي و الدولي. ينظم المعهد دورات تكوينية لطلبة الدكتوراه، مؤتمرات، ندوات و ملتقيات، ذات توجه دولي. يستقبل المعهد، بالتعاون مع مؤسسات الدول المعنية، باحثين و طلبة ممنوحين و متربصين مغاربة و فرنسيين مكتبة المعهد مفتوحة لفئة كبيرة من الجامعيين و من طلبة الدكتوراه و من الطلبة و من المتحصلين على منح و من المتربصين. وهي تمكن من الإطلاع على عين المكان (على كتب و دوريات متخصصة (أكثر من 29000 كتاب و 2300 عنوان دورية يجسد اليوم ثمنين أعمال بحث المعهد فهرس لأكثر من مائة منشور جماعي أو لمؤلفين لدى عدة ناشرين

مديرة المعهد: وسيلة سعيدية

فريق البحث القار: أمين علال، جيمي فورنيس، منية لشهب، باتي رولاند

الباحثون المشاركون: قمر بن دانه، هند بن عثمان، كاتيا بواصفان، جون بيار

كاسارينو، بيار-نوال دُونيائي، محمد شريف فرجاني، جيروم هورتو، الحبيب

قَزْدغلي، بيرين لاشينال، إنريك كلوس، أنس كمون، مارتا لوثينو مورينو،

خولة المعاطري، عماد المليتي، سهام النجار، ريم اليعقوبي

L'engagement politique des femmes pieuses en Tunisie – neuf ans après la révolution

Alessandra BONCI



Doctorante en science politique à l'Université Laval (Canada).

Mon projet de thèse concerne l'étude de l'engagement politique des femmes pieuses en Tunisie après la révolution de 2011. Ce travail, que je réalise sous la direction de Francesco Cavatorta de l'Université Laval (Québec, Canada), vise à comprendre l'agentivité des femmes religieuses en Tunisie vis-à-vis de leur société, leurs visions, espoirs de changement et actions concrètes d'engagement citoyen. C'est grâce à la critique de la « fausse conscience » des femmes pieuses (Mahmood, 2005) que les sciences sociales ont remis en question le stéréotype de la femme religieuse comme soumise à la volonté d'autrui. Et c'est dans ce cadre que ma recherche vise à montrer comment, spécialement dans un pays récemment démocratisé, les femmes pieuses ont un rôle social et un poids politique non négligeable. Dans mon terrain de recherche – quatre mois de pré-

terrain et un an de collecte de données dans la capitale, Tunis – j'ai observé des formes multiples d'engagement de femmes religieuses. En effet, plusieurs sont engagées dans des partis comme *Ennahda*, *Jabhat al-Islah* et *Hizb al-Tahrir*, certaines sont actives dans les associations coraniques, à la fois comme élèves ou comme *chaykhat*, alors que d'autres sont des militantes autonomes.

يعتمد مشروع رسالتي على دراسة الالتزام السياسي للمرأة المتدينة في تونس بعد ثورة 2011. يهدف هذا العمل، الذي أقوم به تحت إشراف فرانشييسكو كافاتورتا من جامعة لافال (كيبيك، كندا)، إلى إظهار وكالة النساء المتدينات في تونس تجاه مجتمعهن ورؤيتهن وآمالهن في التغيير والإجراءات الملموسة للمشاركة المدنية. من خلال انتقاد "الضمير الكاذب" للنساء المتدينات (سابا محمود، 2005)، تحدثت العلوم الاجتماعية الصورة النمطية للنساء المتدينات باعتبارها خاضعة لإرادة الآخرين. وفي هذا الإطار، يهدف بحثي إلى إظهار الكيفية التي تتمتع بها النساء المتدينات دورًا اجتماعيًا ووزنًا سياسيًا كبيرًا، خاصة في بلد ديمقراطي مؤخرًا. في مجال بحثي - 4 أشهر من العمل الميداني وسنة من العمل الميداني الفعال في العاصمة تونس - لاحظت أشكالًا متعددة من مشاركة النساء المتدينات. تشارك العديد من النساء، ولكن ليس الأغلبية، في أحزاب مثل النهضة وجبهة الإصلاح وحزب التحرير. تنشط بعض النساء في الجمعيات القرآنية، كطالبات وكشيكات. والبعض الآخر ناشطون مستقلون.

My thesis project is based on the study of the political commitment of pious women in Tunisia after the Revolution of 2011. This work, which I carry out under the supervision of Francesco Cavatorta of Laval University (Quebec, Canada), aims to show the agency of religious women in Tunisia vis-à-vis their society, their visions, hopes for change and concrete actions of civic engagement. It is through the criticism of the "false consciousness" of pious women (Saba Mahmood, 2005) that the social sciences have challenged the stereotype of religious women as submissive to the will of others. And it is within this framework that my research aims to show how, especially in a recently democratized country, pious women have a significant social role and political weight. In my research field - 4 months of pre-field work and a year of effective data collection in the capital Tunis - I observed multiple forms of engagement by religious women. Several women, but not the majority, are involved in parties such as *Ennahda*, *Jabhat al-Islah* and *Hizb al-Tahrir*. Some women are active in Koranic associations, both as students and as *chaykha* and others are independent activists.

Quel engagement politique ?

L'engagement politique que l'on observe ici ne se réduit pas à l'action politique « classique ». D'ailleurs, bien qu'une partie des femmes pieuses étudiées soient engagées dans des partis islamistes traditionnels, comme *Ennahdha*, ou marginaux, comme *Jabhat al-Islah*, il y en a aussi dans des contextes moins institutionnels et hiérarchisés, comme au sein des associations coraniques. Contrairement aux femmes engagées dans les partis traditionnels, celles qui se mobilisent au sein d'associations coraniques ou bien militent pour la justice sociale, expriment d'autres logiques d'engagement. En effet, il s'agit d'une forme de résistance à l'imposition, par le haut, d'une seule identité nationale. Comme l'expliquent Hollander et Einwohner

(2004), il existe plusieurs formes de résistance, généralement conçues comme action politique. Pourtant, la résistance peut aussi être basée sur l'identité. Dans *Weapons of the Weak*, James Scott montre, par exemple, que les paysans sont politiquement actifs, mais pas d'une manière révolutionnaire marxiste. Lisa Anderson (2006), quant à elle, met l'accent sur les dynamiques locales en Tunisie. Pour elle, il est question d'ouvrir la réflexion sur la démocratisation au Moyen-Orient tout en observant les dynamiques politiques locales réelles, au lieu de répondre aux questions qui découlent de préoccupations disciplinaires et politiques américaines (Anderson, 2006).

Par ailleurs, les femmes pieuses qui s'engagent au sein d'associations coraniques, qui consacrent leur temps à l'étude du

Coran, de la *Sunna* et des *Hadith*, qui s'habillent en *niqab* et mènent des débats politiques sur la façon d'être une citoyenne pieuse, le font dans un but précis. Comme l'ont déjà montré Matri (2015) et Luceño Moreno (2019), les habits islamiques n'affichent pas seulement l'identité religieuse, mais illustrent également des pratiques liées aux espaces géographiques et aux particularités culturelles. Ainsi, j'ai remarqué que ces femmes veulent être visibles dans la société tunisienne. Elles cherchent à la rendre meilleure à leurs yeux, donc plus conforme aux préceptes islamiques, et sont également déterminées à résister au modèle de la femme tunisienne laïque et francophone, imposé par le haut. D'autres femmes, sujettes à une surveillance spéciale de la part de la police car supposées sympathisantes djihadistes, continuent, malgré



© AFP.

tout, à s'habiller en *niqab*. Leur apparence, loin de renvoyer à une forme de prosélytisme, incarne plutôt une volonté d'être reconnues en tant que citoyennes comme les autres et manifeste un refus d'être discriminées à cause de leur tenue. À ce titre, enquêter sur le lien entre action politique et croyance religieuse est intéressant, dans la mesure où l'une traverse l'autre : c'est de cette manière que des femmes pieuses militantes, ou bien des salafistes quiétistes, malgré leurs divergences, se retrouvent à contester une identité nationale non inclusive. La « tunisianité » est ainsi remise en cause.

Entre action politique traditionnelle et quête d'une nouvelle identité

Si, dans un régime démocratique, la liberté d'expression est un droit fondamental, les militantes tunisiennes pieuses devraient pouvoir s'exprimer et intégrer le jeu politique, sans que ni l'État ni les élites politiques ne les considèrent comme des sujets problématiques ou dangereux. Pourtant, ces femmes sont souvent considérées comme gênantes, leur engagement comme induit (forcé et non authentique) et leur identité au bord du licite. Être une femme pieuse, politiquement engagée, est perçu comme un court-circuit logique, un phénomène non conventionnel et, par conséquent, dangereux. La dangerosité de ces femmes réside dans leur volonté de montrer « un autre » modèle de femme, activement rejeté par l'État, celui de femmes pieuses, en *niqab* et actives dans la transformation de la société *via* l'étude du Coran. Comment saisir ces identités complexes et engagées par rapport à la « tunisianité » ? (Merone, 2014).

Si le récit réformiste tunisien s'accommode d'une place importante de la femme dans le discours « moderniste » de l'État indépendant, la révolution a donné à avoir des figures féminines dissidentes, ne correspondant pas à la subjectivation étatique (Darghouth Medimegh, 1992). Cependant, l'imposition de la figure de la femme francophone éduquée, non voilée et féministe, continue à produire des effets même après la révolution. En effet, le récit étatique de la tunisianité fait fi des divisions de classes, de genre, régionales et ethniques, reniant les contradictions et inégalités qui traversent la société tunisienne. Par conséquent, les dissidents politiques, dont ceux qui contestent la tunisianité, ont été réprimés et stigmatisés par les instances politiques officielles. Il en est ainsi du code vestimentaire des femmes salafistes. Les entretiens que j'ai menés avec des femmes *moutnaqbet* ont mis au jour toute la tension, routinière, qu'elles vivent, entre l'appartenance à une « communauté nationale » et la revendication d'une identité marginale. Néanmoins, elles ne sont pas seulement différentes en raison de leur *niqab* : elles incarnent une opposition silencieuse à la nature même de l'État et des institutions tunisiennes.

Cas d'étude et méthodes

Dans cette recherche doctorale, je questionne le rapport au politique d'une population à laquelle on dénie souvent toute capacité d'action. En effet, construire les femmes pieuses engagées comme objet de recherche contredit l'allant-de-soi selon lequel elles seraient entièrement soumises à la domination patriarcale du fait de leur « religiosité », et d'en inférer

une passivité politique. L'enjeu est ici de réfléchir à la motivation qui pousse ces femmes à rejoindre des partis qui les enjoignent à ne pas montrer leur visage et leur corps en public. L'objectif est de comprendre le processus de politisation qui préside à une défiance à l'égard du pouvoir politique, comparable à celui observé chez les sœurs musulmanes en Égypte (Biagini, 2017). De plus, il est important, pour cette étude, de remettre en question la conception marxiste en termes de « fausse conscience », ayant imprégné la compréhension académique des choix des femmes islamistes, comme le fait observer Mahmood (2005). En outre, si beaucoup de travaux portent sur les hommes salafistes (Cavatorta, Merone, 2012 ; Merone, 2013 ; Wiktorowicz, 2006 ; Wagemakers, 2011 ; Meijer, 2009 ; Lauzière, 2010 ; Østebø, 2013 ; Jaballah, 2020 ¹), peu s'intéressent aux femmes. Ce projet, articulant la question du genre à celles des rapports au politique et au religieux, ne fait pas fi des avancées produites par la sociologie du salafisme masculin pour nourrir la recherche sur son pendant féminin.

Mon cas d'étude principal est une association coranique à Tunis auprès de laquelle j'ai réalisé une observation participante pendant huit mois, afin d'observer les activités de prêcher, d'interprétation et d'apprentissage du Coran. La méthode dite « de la boule de neige », consistant à multiplier les interactions avec les enquêtés pour en connaître d'autres, a été cruciale pour élargir le terrain exploré. Par conséquent, j'ai aussi ouvert mon étude à

1. JABALLAH Sofien, 2020, « Les résonances fondamentalistes en Tunisie : cas du 'Salafisme quiétiste', ante et post-révolution », *Lettre de l'IRMC*, n° 26.

d'autres formes d'engagement de femmes pieuses, en y intégrant des femmes militant au sein des partis comme *Jabhat al-Islah* ou encore des femmes fichées au dossier « S17 »². Ce projet s'appuie sur une année de travail de terrain en Tunisie. Il s'agit d'une étude qualitative fondée sur une approche ethnographique visant à saisir au mieux la complexité du terrain, donner un sens aux interactions et aux relations que je construis et maintenir la confiance au sein de la communauté étudiée.

d'une association coranique, des femmes engagées dans des partis religieux et des femmes pieuses militantes. Les entretiens sont donc l'élément clé de cette recherche. J'ai ainsi combiné des entretiens semi-directifs, individuels et collectifs, tout en m'inscrivant dans une démarche d'observation participante. À travers mes entretiens, je vise à comprendre les ressorts de l'engagement de femmes islamistes et à saisir leur agentivité. Entrer dans des administrations publiques



© ATP.

Une première phase théorique de recherche et de revue de la littérature a précédé une phase empirique au cours de laquelle j'ai mené des entretiens semi-directifs avec des membres

habillées en *niqab*, se réunir pour apprendre le Coran par cœur dans des écoles prestigieuses, militer dans un parti sans occuper de postes à responsabilités : ces pratiques montrent que les femmes pieuses revendiquent une visibilité au sein de leur société. Il serait intéressant d'aller au-delà de « l'habit », abandonner le stigmate « intégriste » et focaliser l'analyse sur les conceptions politiques que ces femmes se font d'elles-mêmes et de leur société.

2. Procédure restrictive du ministère de l'Intérieur, le « S17 » cible des populations que l'appareil policier juge suspectes d'avoir des liens avec le jihadisme. Se manifestant notamment par des pratiques de contrôle des déplacements et des communications, des perquisitions et des détentions policières arbitraires, cette procédure produit de forts effets de stigmatisation.

Bibliographie

ANDERSON Lisa, 2006, "Searching Where the Lights Shine: Studying Democratization in the Middle East", *Annual Review of Political Science*, vol. 9, n° 1, 189-214.

BIAGINI Erika, 2017, "The Egyptian Muslim Sisterhood between Violence, Activism and Leadership", *Mediterranean Politics*, vol. 22, n° 1, 35-53.

HOLLANDER Jocelyn A., EINWOHNER Rachel L., 2004, "Conceptualizing Resistance", *Sociological Forum*, vol. 19, n° 4, 533-554.

LUCEÑO MORENO Marta, 2019, « L'affaire du niqab à la Mannouba : de la propagande salafiste sur Facebook à l'institutionnalisation médiatique de la cause des libertés académiques en Tunisie », *Les Cahiers du Numérique*, CAIRN, vol. 15, n° 3, 105-132.

MAHMOOD Saba, 2005, *Politics of Piety. The Islamic Revival and the Feminist Subject*, Oxford, Princeton University Press.

MATRI Khaoula, 2015, *Le port du voile au Maghreb, l'exemple Tunisien*, Casablanca, Fondation du Roi Abdul-Aziz.

DARGHOUTH MEDIMEGH Aziza, 1992, *Droits et vécu de la femme en Tunisie*, Lyon, Hermès-Edilis.

MERONE Fabio, 2014, "Enduring Class Struggle in Tunisia: The Fight for Identity beyond Political Islam", *British Journal of Middle Eastern Studies*, vol. 42, n° 1, 1-14.

SCOTT James, 1985, *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven-London, Yale University Press.

Pas de réforme pour la police ? Politiques publiques de sécurité post-2011 en Tunisie

Audrey PLUTA



Doctorante en science politique à l'IEP d'Aix-en-Provence (Aix-Marseille Université)

Ce projet de thèse s'intéresse aux conditions de production de l'action publique de sécurité en Tunisie, entendue comme un « ensemble de dispositifs légaux, organisationnels, financiers, symboliques, qui ont pour objectif la protection des biens et des personnes »¹. Alors qu'elle était peu publicisée, cantonnée aux sphères politico-décisionnelles avant 2011, la gestion de la sécurité intérieure devient l'objet d'une intervention d'acteurs multiples : organisations internationales, syndicats et groupes d'intérêts policiers, partis politiques, etc. Plusieurs visions et agendas au nom du « bien protéger » s'affrontent alors : exportation des politiques publiques transnationales de

« démocratisation » des appareils sécuritaires, défense des intérêts corporatistes, demandes de « protection ». Ces évolutions tiennent à une pluralité de facteurs non réductibles à une supposée « ouverture » des institutions tunisiennes post-2011. Elles mettent aux prises des stratégies de repositionnement d'acteurs, parfois désavoués par un contexte politique ne leur étant plus favorable, et d'autres, au contraire, qui y voient une fenêtre d'opportunité.

La prégnance de modes d'organisation et de pratiques renvoyant à la période benalyste n'est pas réductible à la permanence de cadres de l'ancien régime, mais s'explique davantage par l'usage et la traduction que font les acteurs institutionnels des normes et dispositifs transnationaux. Il s'agit donc, à travers ce projet de thèse, de s'intéresser aux dynamiques plurielles de ces évolutions dans les politiques de sécurité. Ma méthodologie repose sur des entretiens menés avec des policiers syndiqués (à Tunis, Gafsa et Sfax), d'anciens cadres ministériels, employés d'organisations internationales, ainsi que sur l'étude de documents internes aux syndicats, ou aux organisations impliquées.

Il s'agit de l'impact d'un projet de thèse sur la recherche en sécurité. Le projet de thèse s'intéresse aux conditions de production de l'action publique de sécurité en Tunisie, entendue comme un « ensemble de dispositifs légaux, organisationnels, financiers, symboliques, qui ont pour objectif la protection des biens et des personnes »¹. Alors qu'elle était peu publicisée, cantonnée aux sphères politico-décisionnelles avant 2011, la gestion de la sécurité intérieure devient l'objet d'une intervention d'acteurs multiples : organisations internationales, syndicats et groupes d'intérêts policiers, partis politiques, etc. Plusieurs visions et agendas au nom du « bien protéger » s'affrontent alors : exportation des politiques publiques transnationales de « démocratisation » des appareils sécuritaires, défense des intérêts corporatistes, demandes de « protection ». Ces évolutions tiennent à une pluralité de facteurs non réductibles à une supposée « ouverture » des institutions tunisiennes post-2011. Elles mettent aux prises des stratégies de repositionnement d'acteurs, parfois désavoués par un contexte politique ne leur étant plus favorable, et d'autres, au contraire, qui y voient une fenêtre d'opportunité.

Il s'agit de l'impact d'un projet de thèse sur la recherche en sécurité. Le projet de thèse s'intéresse aux conditions de production de l'action publique de sécurité en Tunisie, entendue comme un « ensemble de dispositifs légaux, organisationnels, financiers, symboliques, qui ont pour objectif la protection des biens et des personnes »¹. Alors qu'elle était peu publicisée, cantonnée aux sphères politico-décisionnelles avant 2011, la gestion de la sécurité intérieure devient l'objet d'une intervention d'acteurs multiples : organisations internationales, syndicats et groupes d'intérêts policiers, partis politiques, etc. Plusieurs visions et agendas au nom du « bien protéger » s'affrontent alors : exportation des politiques publiques transnationales de

Il s'agit de l'impact d'un projet de thèse sur la recherche en sécurité. Le projet de thèse s'intéresse aux conditions de production de l'action publique de sécurité en Tunisie, entendue comme un « ensemble de dispositifs légaux, organisationnels, financiers, symboliques, qui ont pour objectif la protection des biens et des personnes »¹. Alors qu'elle était peu publicisée, cantonnée aux sphères politico-décisionnelles avant 2011, la gestion de la sécurité intérieure devient l'objet d'une intervention d'acteurs multiples : organisations internationales, syndicats et groupes d'intérêts policiers, partis politiques, etc. Plusieurs visions et agendas au nom du « bien protéger » s'affrontent alors : exportation des politiques publiques transnationales de

1. MAILLARD DE Jacques, 2010, « Les politiques de sécurité », in O. Borraz (dir.), *Politiques publiques. Tome 2. Changer la société*, Paris, Presses de Sciences Po, 57-77.

This PhD project is interested in production's conditions of the security public actions in Tunisia. This can be defined as a "system of legal, organizational, financial, and symbolic measures that aim to protect goods and persons". Before 2011 it was rarely publicized and stayed limited in political and decisional spheres, however, after the revolution, the management of internal security becomes the centre of multiple interests: international organisations, police unions and interest groups, political parties and so on. Several visions and agendas in the name of "good protection" then confront each other: export of transnational public policies for the "democratization" of the security system, defence of corporatist interests, requests for "protection". These developments are due to a plurality of factors that cannot be reduced to a supposed "opening" of Tunisian institutions post-2011. Strategies of repositioning actors are facing each other, sometimes disowned by a political context no longer in their favour, whereas others are, on the contrary, seeing it as an opportunity.



Policiers tunisiens © Kapitalis.

The prevalence of organizational methods and practices referring to the Ben Ali time cannot be reduced to the permanence of executives of the old regime. It is explained more by the use and the translation made by institutional actors of

the transnational standards. It is therefore a question, through this thesis project, of being interested in the plural dynamics of these evolutions in security policies. My methodology is based on interviews with unionized police (in Tunis, Gafsa and Sfax), former ministerial officials, international organizations employees, as well as on the study of internal unions or involved organizations documents.

Penser la spécificité des (dés)engagements policiers

Des contestations de l'ordre hiérarchique et des conditions d'exercice professionnel existaient déjà avant 2011, souvent sous forme de rébellions individuelles, sévèrement punies par les chefs. Les policiers mobilisés partagent cette expérience d'insubordinations/punitions, de trajectoires professionnelles heurtées, résultant dans un sentiment partagé d'injustices. Les événements de 2011 laissent entrevoir le climat tendu entre les forces de l'ordre et la population : les policiers, incarnant la répression du régime, sont pris pour cible, les officiers de police de la sécurité publique désertent leur poste, les commissariats sont incendiés. Dans ce cadre, et d'abord comme un réflexe de protection, des agents (gardiens de la paix, caporaux, brigadiers) se mobilisent et organisent des manifestations dans les casernes et devant les sièges de gouvernement.

Les premières mobilisations policières appelant à la constitution d'un syndicat remontent au 15 janvier 2011, à Sfax. Des agents des forces de sécurité intérieure, rassemblés dans la caserne, décident de se constituer en syndicat et organisent l'élection de leurs représentants. Les mobilisations s'étendent dans plusieurs régions et

à la capitale. Le 17 janvier 2011, à Tunis, les agents de la sécurité publique profitent de l'absence de leurs supérieurs pour s'organiser et se rassembler devant le ministère de l'Intérieur.

Ils obtiennent la légalisation de la création de syndicats dans les forces de sécurité par un décret-loi fin mai 2011, qui interdit toutefois la grève. Cette interdiction influence les modes de mobilisation des forces de sécurité qui prennent davantage la forme d'une « colère comminatoire »². En octobre 2017, après l'assassinat au couteau d'un agent de police devant le parlement, des syndicats représentant plusieurs corps (police anti-émeutes, sécurité publique, Garde Nationale) appellent à la ratification d'une loi de protection des forces de sécurité, menaçant d'arrêter la protection des personnalités politiques³. Cette menace de la vacance de la force publique conduit les pouvoirs politiques à ménager d'autant plus les syndicats.

Deux groupes syndicaux principaux émergent : le Syndicat national des forces de sécurité intérieure (SNFSI), qui comptabilise 34 000 adhérents, parmi lesquels policiers, gardes nationaux, agents des prisons et protection civile, et le Syndicat des fonctionnaires des unités d'intervention (SFDGUI) qui rassemble quelques 36 000 adhérents par alliance avec des syndicats d'autres corps - l'organisation se fait ici par spécialité. Ces deux structures, bien que leurs agendas les rapprochent, sont en concurrence pour la conquête des adhérents et en conflit sur l'attitude à adopter dans les négociations avec les

2. JOBARD Fabien, 2016, « Colères policières », *Esprit*, vol. mars - avril, n° 3, 64-73.

3. Il s'agit d'une des missions des unités d'intervention dépendant du ministère de l'Intérieur, avec une sous-unité dédiée.

structures administratives. On leur prête également des affiliations politiques différentes.

Ils obtiennent, à travers leurs négociations avec le gouvernement, d'importants avantages économiques et sociaux : primes, triplement des salaires depuis 2011, avancées de carrière, etc. Ils défendent leurs collègues accusés de fautes professionnelles en leur fournissant avocats et soutien légal lors de leurs auditions auprès de l'Inspection Générale, ou bien, parfois, en faisant pression sur le pouvoir judiciaire. Ils suscitent de vives critiques, à la fois au sein de l'institution sécuritaire, dont certains cadres dénoncent leur potentiel subversif de l'ordre hiérarchique et leur politisation, mais aussi de plusieurs associations de défense des droits de l'homme qui voient dans leurs actions, la défense d'une forme d'immunité policière.

À la faveur de l'apparition des syndicats, émergent des profils hybrides, qui n'exercent plus (vraiment) leur activité professionnelle sécuritaire, dont le rôle est de nouer des relations avec d'autres corps et avec des organisations civiles. Ils s'insèrent ainsi dans les discours politiques post-2011 prônant le rapprochement entre policiers et citoyens.

Ce dont la « réforme » est le nom

Depuis 2011, une coalition de discours s'établit en faveur du changement des pratiques des forces de sécurité tunisiennes. Ainsi, des associations appellent à la mise en place d'une police plus transparente, des organisations internationales viennent promouvoir leurs agendas de réformes auprès des dirigeants tunisiens, et des postes ministériels « en charge de la réforme » sont

créés. Ces discours s'inspirent de politiques transnationales qui promeuvent un lien ontologique entre développement et sécurité. Si la première organisation à s'implanter est le Geneva Center for the Democratic Control of the Armed Forces – DCAF, aujourd'hui, l'Union Européenne et le Programme des Nations Unies pour le développement sont les principaux bailleurs de fonds et promoteurs de programmes ayant trait à l'organisation du secteur de la sécurité en Tunisie.

Le PNUD, appuyé par une équipe de cadres sécuritaires en détachement auprès de l'Organisation des Nations Unies, développe, dès avril 2011, un plan d'action pour l'appui à la réforme de l'Institution sécuritaire. Ce soutien financier concerne la mise en place, dans différents gouvernorats, d'expériences de « police de proximité » (*Shortat el jiwari*). À l'échelle du commissariat, les locaux sont aménagés de façon à ce que la partie judiciaire soit séparée de la partie administrative⁴, et des affiches indiquent aux citoyens les documents nécessaires à leurs démarches administratives. Les agents suivent une formation de communication avec les citoyens nouvellement investis dans la sécurité du quartier. En parallèle, est mis en place un « comité local de sécurité » (CLS). Rassemblant agents du commissariat, autorités locales (délégué, *omda*), membres du conseil municipal et associations locales, il définit les activités menées au nom de la police de proximité. Le mot d'ordre est le rapprochement entre policiers et citoyens. Plus qu'une véritable réforme des modes de gestion de la sécurité publique, les enjeux de ce projet se situent davantage

4. Cela concerne principalement les demandes de renouvellement de passeport, de carte d'identité, de casier judiciaire (bulletin B3), etc.

dans une quête de légitimation des forces de sécurité.

L'Union Européenne initie en 2015 une convention de financement avec le ministère de l'Intérieur dite d'« appui à la réforme et modernisation du secteur de la sécurité » d'un montant de 23 millions d'euros. Sa signature suit la vague d'attentats qu'a connue la Tunisie en 2015, et la portée de cette convention, malgré son appellation, s'inscrit davantage dans la lutte contre le terrorisme que la promotion du changement dans les structures de l'Institution sécuritaire. Ce programme mêle ainsi soutien technique et matériel, et exigences de « démocratisation », en l'occurrence, la mise en place d'un code de déontologie de la police. De manière peu surprenante, cet aspect du projet rencontre davantage de difficultés, suscitant des réticences tant chez les syndicats qu'auprès des cadres ministériels.

Bibliographie

- CAMAU Michel, GEISSER Vincent, 2003, *Le syndrome autoritaire : Politique en Tunisie de Bourguiba à Ben Ali*, Paris, Presses de Sciences Po.
- JOBARD Fabien, MAILLARD DE Jacques, 2015, *Sociologie de la police. Politiques, organisations, réformes*, Paris, Armand Colin, « U ».
- JOBARD Fabien, 2016, « Colères policières », *Esprit*, vol. mars – avril, n° 3, 64-73.
- MAILLARD DE Jacques, 2010, « Les politiques de sécurité », in O. Borraz (dir.), *Politiques publiques 2. Changer la société*, Paris, Presses de Sciences Po, 57-77.
- MONJARDET Dominique, 1996, *Ce que fait la police : sociologie de la force publique*, Paris, La Découverte.

Présentation de l'ERC DREAM

Amin ALLAL,
Kmar BENDANA,
Mohamed Slim BEN YOUSSEF

L'ERC DREAM (Drafting and Enacting the Revolutions in the Arab Mediterranean) est un projet européen né en 2017. Dirigée par Leyla Dakhli¹, l'équipe se propose de revenir sur les profondeurs sociales, culturelles et politiques qui constituent l'arrière-plan historique des soulèvements arabes. En confrontant les traces et expressions des mouvements avec le capital bibliographique existant, les chercheurs s'attachent à restituer les inflexions propres des contextes et leurs circulations à travers les acteurs, les prises de parole et les affrontements.

La parution d'un ouvrage collectif intitulé *L'Esprit de la Révolte* est prévue à l'automne 2020 aux éditions du Seuil.

ERC DREAM هو مشروع أوروبي أحدث سنة 2017. ويعتزم الفريق الذي تديره ليلى دخلي العودة إلى الأعماق الاجتماعية والثقافية والسياسية التي تشكل الخلفية التاريخية للانتفاضات العربية. ويسعى الباحثون إلى تصوّر الحركات الخاصة بكلّ سياق، وتنقلاتها عبر الفواعل والخطابات والمواجهات، من خلال مقابلة آثار الحركات وتعبيراتها بالرّصيد البيبليوغرافي المتوفّر. من المنتظر أن يصدر عمل جماعي بعنوان *L'Esprit de la Révolte* في خريف 2020، منشورات Seuil.

1. Projet auquel participent Amin Allal, Kmar Bendana et Mohamed Slim Ben Youssef, chercheur-e-s à l'IRMC.



The ERC DREAM (Drafting and Enacting the Revolutions in the Arab Mediterranean) is a European project born in 2017. Led by Leyla Dakhli, the team intends to explore the social, cultural and political depths which constitute historical background to the Arab uprisings. By confronting the traces and expressions of the movements with the existing bibliographic capital, the researchers endeavor to restore the specific inflections of the contexts and their circulation through the actors, the speakings and the confrontations.

The publication of a collective work entitled *L'Esprit de la Révolte* (The Revolt Spirit) is scheduled for the autumn 2020, at Éditions du Seuil.

La toile de fond

Lorsque l'on parle de révolution en Méditerranée arabe, deux périodes massives tendent à s'embrouiller à l'horizon historique : les luttes

liées à la décolonisation et aux projets d'émancipation nationale des années 1930-1960 et les mouvements de 2010-2011, dont le statut de révolution, ou révolutions, s'est empêtré dans des métaphores saisonnières. La plupart de ces révolutions se sont fondues dans des cadres de référence nationaux et ont évolué en instruments de régimes autoritaires, comme la révolution algérienne, le coup d'État baâthiste en Syrie, la révolution libyenne de la « République démocratique populaire », ou encore la révolution nassérienne en Égypte.

Entre ces deux périodes (1930-1960 et 2010-2011), on a tendance à croire qu'il ne s'est rien passé. Le projet DREAM (*Drafting and Enacting the Revolutions in the Arab Mediterranean*) cherche à retracer les liens souterrains qui existent, pour expliquer et comprendre ce qui est enfoui sous ces « révolutions ». En invitant à l'expression plutôt qu'en s'appuyant sur la « surprise » et la soudaineté (termes fréquemment employés dans la presse et les essais immédiats), nous voulons examiner un discours sur la révolution, qui met l'accent sur le viscéral, les émotions, les silences et les omissions, ainsi que sur les lents processus inscrits dans le temps et l'espace et non comme un simple événement qui surgirait dans l'histoire.

Dans cette perspective, les archives publiques et privées de l'époque révolutionnaire seront mises à profit. En empruntant à la recherche sur les « ingouvernables » et les formes de résistance infra-politique ordinaire (Scott, 1990), DREAM entend montrer que les micro-résistances ne peuvent être séparées des moments d'explosion révolutionnaire et que la « surprise révolutionnaire » est construite par une vision myope et fantasmatique qui fait pivoter les périodes intermédiaires et « immobiles » entre les « événements révolutionnaires ». En d'autres termes, DREAM cherche à dévoiler le potentiel révolutionnaire de ces périodes ignorées comme les désirs de changement social (Duvignaud, 1968) qui précèdent et succèdent aux « moments révolutionnaires », y compris ceux qui échouent.

Le projet

Par l'écriture de l'histoire dans ce projet, nous voulons restituer l'épaisseur du temps et

abandonner « l'énorme condescendance de la postérité » (Thompson, 1991 [1963], 12) qui commence à se manifester à travers les métaphores des automnes arabes et les théories globalisantes qui tendent à transformer les révolutionnaires en « jouets de l'histoire ». La révolution, comprise comme l'appropriation du politique par un peuple qui s'impose, ne se fait pas seulement sur des protestations et des barricades, mais aussi dans l'« entre-temps » (Boucheron, 2013). Cette période, pendant laquelle les changements d'une révolution surviennent, mûrissent et portent leurs fruits, est tout aussi cruciale. Ce projet part de l'hypothèse que lorsque l'histoire est libérée du pur récit de la lutte, qu'elle choisit de se concentrer sur les trous de mémoire et les points aveugles tout autant que sur les débordements du discours, elle peut alors parvenir à comprendre un passé pas si lointain, même lorsque les événements eux-mêmes, forts et puissants, menacent d'occulter tout le reste.

Mais il ne suffit pas d'examiner l'histoire des révoltes et les réponses répressives ou

oppressives qu'elles engendrent, car toutes deux s'entremêlent. Il ne suffit pas non plus de constater que ces révoltes sont l'expression d'un mécontentement à l'égard des régimes autoritaires créant une série de périodes ou années de plomb (Vairel, 2004 ; Ayari, 2017) suivis de printemps plus ou moins stables. Il est temps de reconstruire l'histoire, patiemment, de revenir en arrière et d'examiner la manière dont ces événements se font écho, de faire émerger des souvenirs contradictoires, d'essayer de comprendre les chemins internes et leurs spécificités, d'écouter les langages utilisés.

DREAM veut écrire l'histoire des révolutions sud-méditerranéennes en les comprenant comme des objets historiques et non comme des types idéaux ou des acteurs isolés et/ou iconiques, en les considérant comme des phénomènes multi-dimensionnels. C'est pourquoi, le projet met en dialogue les développements récents de l'historiographie des révolutions, qui examine les émotions et l'agitation - être en mouvement ensemble - et la constitution, à long terme, d'un peuple en marche



Programme de recherche

(Tackett, 1996). Tout en cherchant à écrire l'histoire de l'espace arabe méditerranéen comme un espace parmi tant d'autres, nous voulons nous concentrer sur la production d'outils révolutionnaires particuliers et partager questions et hypothèses avec des expériences historiques d'autres espaces et d'autres temps.

Le besoin d'archives

L'étude des mondes arabes contemporains manque d'histoire, surtout d'histoire sociale. Ce programme de recherche, ambitieux et original, s'est justement nourri de l'observation et de la participation aux débats scientifiques autour des révolutions arabes. Nous projetons d'écrire l'histoire afin - avant tout - de localiser, de dater et d'identifier ce que nous entendons par « révolution » et les temps qui l'ont précédée. L'étape suivante consiste à établir des typologies, à affiner et à contester les terminologies existantes et acceptées. Pour cela,

le retour sur l'archive est une opération déterminante.

Nous avons, aujourd'hui, la possibilité d'identifier des fonds plus ou moins constitués, de retrouver des témoins capables de nous mettre sur de nouvelles pistes, de rassembler de riches archives sur les aspirations révolutionnaires des dernières décennies en nous appuyant sur des documents divers, des mémoires d'acteurs, des papiers publics, des entretiens privés, *etc.*

Une fois les archives identifiées, collectées et rassemblées, il s'agit de les éditer, de manière à faire ressortir les voix et les sons qui ont, jusqu'à présent, été noyés par d'autres qui ont pu parler plus fort. Entre le silence, l'oubli et les paroles écrasantes des dirigeants et des vainqueurs, il y a des projections et des espoirs, des chuchotements et des voix de soulèvements inachevés (en devenir). Ces voix sont les fils conducteurs qui peuvent aider à recréer l'histoire des aspects quotidiens des soulèvements, à

faire revivre des éclats d'espoir et des déceptions, et la façon dont ils se sont sédimentés.

Ces traces pourraient s'effacer si nous ne saisissons pas l'occasion de mettre au jour cette documentation et de la rendre disponible pour de futures recherches. En même temps que nous prenons conscience de cette nécessité, les multiples crises qui affectent la région rendent l'identification, la collecte et l'étude des fonds d'archives publics et privés d'autant plus urgents.

Aussi le projet DREAM lance-t-il un appel dans le but d'alimenter cette enquête collective par l'indication des multiples gisements documentaires existants, plus ou moins classés, versés dans des organismes publics, détenus par des protagonistes ou rassemblés dans des collections particulières et susceptibles de fournir à ce projet d'histoire sociale et politique du monde arabe méditerranéen sur la longue durée, le matériel archivistique nécessaire à des lectures comparées dans le temps et l'espace. Contacts :

dream@cmb.hu-berlin.de ou
dakhli@cmb.hu-berlin.de



© dream.hypotheses.org/team

Atlas de l'Égypte contemporaine

Jamie FURNISS

En 2020, le CEDEJ, UMIFRE implantée au Caire depuis 1968, publie un *Atlas de l'Égypte contemporaine*. Cet ouvrage, étonnement le premier en son genre, présente les contributions de plusieurs chercheur-e-s, notamment celles/ceux accueilli-e-s au CEDEJ ces dernières années. Il donne un aperçu des travaux actuels sur l'Égypte, toutes disciplines de sciences humaines et sociales confondues – et pas uniquement en géographie. Les documents accompagnant les articles n'ont donc pas tous une dimension spatiale.

En binôme avec le géographe Pierre Desvaux, nous avons publié deux articles dans l'Atlas : le premier, dans la rubrique « Le Grand Caire », sur le système de ramassage des déchets de la capitale égyptienne ; l'autre, dans la rubrique « Environnement et économie », sur l'économie de recyclage au Caire. Ces travaux sont le fruit de longs terrains individuels et conjoints, menés entre 2009 et 2016. En 2009, nous avons, pour la première fois, travaillé ensemble sur le terrain égyptien. Puis, entre 2014 et 2016, nous avons effectué plusieurs terrains successifs, visant à retracer et décrire les différents maillons de la chaîne de valeur de plusieurs filières de recyclage. Ces recherches ont contribué à l'exposition « Vies d'ordures » en 2017, au Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) à Marseille. J'étais alors responsable des enquêtes de

terrain pour le pavillon Égypte de l'exposition, l'un des trois sites phares de l'exposition.

في سنة 2020 قام مركز الدراسات و الوثائق الاقتصادية القانونية والاجتماعية، الذي أنشئ في القاهرة منذ سنة 1968، بنشر أطلس مصر المعاصرة. يقدم هذا العمل، الأول من نوعه وبشكل بارع، مساهمات العديد من الباحثين و الباحثات خصوصا أولئك الذين استضافهم المركز في السنوات الأخيرة كما يبرز لمححة عامة عن العمل الحالي في مصر وذلك في جميع تخصصات العلوم الإنسانية والاجتماعية - وليس فقط الجغرافيا ولذلك فإن الوثائق المصاحبة للمقالات ليس لها بعد مكاني بحت.

بالتعاون مع السيد بيير ديسفو المختص في الجغرافيا نشرنا مقاليتين في الأطلس : الأولى في قسم « القاهرة الكبرى » حول نظام جمع النفايات في العاصمة المصرية والأخرى، حول « البيئة والاقتصاد » واقتصاد الرسكلة بالقاهرة. تشكل هذه الأعمال ثمرة مشاريع فردية ومشاركة ولمدة طويلة تم تنفيذها بين سنتي 2009 و 2016. في سنة 2009 وللمرة الأولى عملنا معاً على البحوث الميدانية المصرية ثم بين سنتي 2014 و 2016 إهتمنا بعديد المجالات بصفة متتالية بهدف تتبع ووصف العلاقات المختلفة التي تحكم سلسلة القيم والمعايير للعديد من قطاعات الرسكلة. ساهم هذا البحث في عرض ما أطلقنا عليه بـ «حياة القمامة» وذلك سنة 2017 في متحف الحضارات في أوروبا والبحر الأبيض المتوسط (MUCEM) في مرسيليا وقد كنت مسؤولاً عن البحوث الميدانية الخاصة بجناح مصر في المعرض والذي مثل أحد المواقع الرئيسية الثلاثة للمعرض.

In 2020, the CEDEJ, UMIFRE established in Cairo since 1968, published an *Atlas of contemporary Egypt*. This work, surprisingly the first of its kind, presents the contributions of several researchers, in particular those hosted at CEDEJ in recent years. It provides an overview of current work on Egypt, across all the subjects of the humanities and social sciences-not just Geography. The documents accompanying the articles therefore do not all have a spatial dimension.

In tandem with geographer Pierre Desvaux, we published two articles in the Atlas: the first, in the “Greater Cairo” section, is about the waste collection system in the Egyptian capital; the other one, in the “Environment and Economy” section, deals with the recycling economy in Cairo. This work is the fruit of long fieldwork, both individual and collective, carried out between 2009 and 2016. In 2009, we worked together for the first time. Then, between 2014 and 2016, we carried out several successive pieces of fieldwork, aiming to trace and describe the various links in the value chain of several recycling sectors. This research contributed to the “Live of Garbage” exhibition in 2017 at the MUCEM (Museum of Civilizations in Europe and the Mediterranean) in Marseille. I was in charge of field research for the Egypt pavilion, one of the three flagship sites of the exhibition.

La collecte des déchets au Caire

Dans le premier article, nous rappelons que, depuis le milieu du XX^e siècle, les déchets ménagers et commerciaux du Caire sont ramassés de porte-à-porte par les *zabbâlîn* (« chiffonniers »), suivant des parcours et des découpages territoriaux héréditaires. Acteurs du secteur « informel », les *zabbâlîn* privilégient les quartiers aisés et travaillent aussi avec des entreprises, sources des déchets les plus rentables. Leur modèle économique consiste à élever des cochons sur les déchets organiques, à trier et revendre les matières premières recyclées (plastique, carton, cannette, verre). Il dépend donc grandement de la valeur de ces déchets, en tant que matières recyclables.

Le rôle des *zabbâlîn* a fortement évolué depuis les années 1980 en raison de plusieurs facteurs : la croissance et la complexification de leurs activités de recyclage (broyage, lavage et extrudage du plastique) ; l'abattage, en 2009, de leur cheptel de cochons élevés sur les déchets organiques dans des enclos appelés *zarâye* ; les recompositions provoquées par l'arrivée d'entreprises étrangères de gestion des déchets dans les années 2000.

Depuis les années 1970, avec les premières actions humanitaires de Sœur Emmanuelle dans les bidonvilles des chiffonniers, les *zabbâlîn* font l'objet de nombreux projets de la part d'acteurs du développement. Ceux-ci ont souvent mis l'accent sur les très hauts taux de recyclage et sur le fait que les *zabbâlîn* fournissent un service sophistiqué à très faible coût. Les autorités étatiques, pour leur part, considèrent que les *zabbâlîn* véhiculent une image peu flatteuse de l'Égypte et de ses conditions sanitaires. La charrette à âne utilisée par les *zabbâlîn*, dont l'usage a été interdit à

de nombreuses reprises (sans effet), est emblématique de ce débat. Ce mode de transport est désormais minoritaire face aux *pickups customisés*. Malgré l'importance indéniable des *zabbâlîn*, le système de gestion des déchets au Caire ne se résume pas à ces seuls acteurs.

pauvres et les déchets sans valeur commerciale. Peu préparées aux réalités urbaines et sociales égyptiennes, deux d'entre elles ont rompu prématurément leur contrat. La société espagnole ENSER déclenche une polémique en apposant sur ses bennes le logo de



Photos 1 et 2 : *Zabba*. La charrette à âne utilisée par les *zabbâlîn*, dont l'usage a été interdit à de nombreuses reprises (sans effet), est emblématique, mais ce mode de transport est désormais minoritaire face aux *pickups customisés*. © Jamie Furniss.

Au début des années 2000, l'État égyptien signe une série de contrats d'une durée de 15 ans avec des entreprises privées de gestion des déchets. Ces sociétés sous contrat de délégation, rémunérées grâce à une taxe sur les factures d'électricité, se concentrent sur les espaces publics, les quartiers

la ville du Caire avec des minarets : elle fut obligée de gommer cette représentation associant un lieu de prières aux ordures.

Avec la mise en place de ce système de délégation, certains *zabbâlîn* travaillent en sous-traitance pour ces entreprises internationales, progressivement

remplacées par des entreprises nationales. Ils assurent la collecte et rapportent les déchets dans leurs quartiers pour y extraire les matières recyclables, puis ils déposent le surplus non recyclé dans les points de transfert gérés par l'entreprise.

L'économie de recyclage

En 2012, la production quotidienne de déchets municipaux solides (entreprises et ménages) pour le Grand Caire est estimée à environ 23 000 tonnes, dont près des deux-tiers serait ramassé. Les taux de valorisation des matières recyclables par les entreprises délégataires n'excèdent pas 10 à 15%. Ces chiffres, ainsi que les amoncellements visibles de déchets en ville, donnent l'impression d'une prise en charge insuffisante et d'une « crise continue ».

Ce portrait doit toutefois être nuancé à la lumière des volumes de déchets produits et des taux de valorisation par le secteur « informel ». En effet, la production de déchets par habitant en Égypte, environ 300 kg/hab/an, est plutôt faible comparée aux pays développés - les pays de l'Europe de l'Ouest produisent, en moyenne, 600 kg/hab/an. Qui plus est, les taux correspondants à la valorisation des déchets mise en place par les gouvernements locaux et les entreprises privées formelles ne permettent pas d'expliquer les nombreuses pratiques de récupération, réemploi et recyclage que l'on peut observer dans tout le pays et plus particulièrement au Caire.

Dans notre deuxième article, nous montrons que ces pratiques relèvent d'initiatives privées et sont portées par une multiplicité d'acteurs parmi laquelle deux grands ensembles se distinguent : les *zabbâlîn* et les ramasseurs d'encombrants (*bekkia*). Tous deux intéressés par les déchets ménagers, ils sont organisés

autour des réseaux mis en place par leur communauté respective. Les déchets issus des activités industrielles, pour leur part, sont traités à proximité des zones de production, comme dans le quartier de Shubra el-Kheima ou dans la ville nouvelle du 6 Octobre.

Les filières de valorisation traditionnelles concernent principalement les déchets organiques qui servent à nourrir les élevages de cochons mais également les chiffons ou encore les os, permettant de fabriquer de la colle, par exemple. Ces filières de valorisation tendent à disparaître pour plusieurs raisons. D'abord, l'évolution des modes de consommation des Cairotes génère des déchets différents. La part des produits manufacturés, et notamment des emballages (et donc du plastique, du carton et de l'aluminium), tend ainsi à augmenter même si les déchets organiques représentent toujours la grande majorité des déchets récupérés (56%). En conséquence, les moyens techniques affectés à la valorisation des déchets se sont adaptés et permettent aujourd'hui de traiter les différentes matières issues du gisement. Les machines de recyclage que l'on trouve dans les ateliers de Manshyet Nasser (plus gros quartier de la communauté des *zabbâlîn*) ont d'abord été importées d'Asie de l'Est (Chine, Taïwan par exemple) avant qu'un savoir-faire local ne se développe. Les réparateurs ont progressivement acquis une expertise autour de l'entretien de ces machines aboutissant à l'émergence d'ateliers de conception et de fabrication. Ces machines *Made in Egypt* sont désormais exportées depuis l'Égypte, vers des pays arabophones avoisinants (Libye, Soudan par exemple). Non seulement moins chères, elles ont aussi subi des modifications qui les rendent plus facilement réparables et mieux adaptées au contexte local que les machines d'origines.

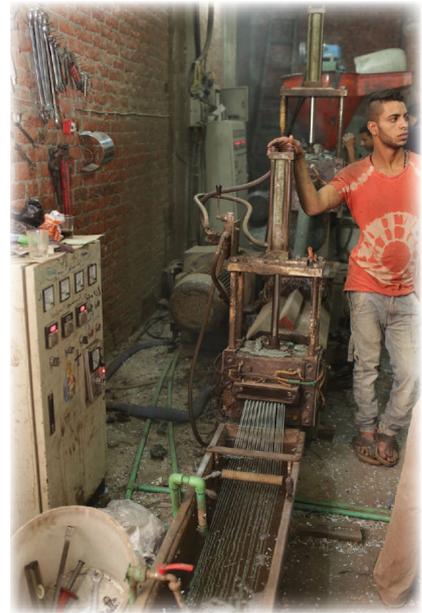


Photo 3 : Extrudeur. Des machines de recyclage *Made in Egypt* sont exportées vers des pays arabophones avoisinants.
© Jamie Furniss.

La vente de plastique recyclé en Chine à partir des années 2000 a largement reconfiguré l'économie des *zabbâlîn*. Ce trafic a été entravé par des taxes à l'export du côté égyptien pour être ensuite complètement arrêté, en janvier 2018. En effet, la Chine établit de nouvelles réglementations à l'importation de matières premières secondaires exigeant des seuils de pureté extrêmement élevés, afin de favoriser le recyclage domestique en Chine.

Le ramassage des encombrants relève d'un ensemble d'acteurs rassemblé sous le terme de *bekkia*, en référence aux acheteurs ambulants d'objets et de matériels dont les propriétaires souhaitent se débarrasser. Cette activité débouche sur deux circuits principaux pour la valorisation de ces déchets : d'une part, les filières de réparation et de réemploi et d'autre part, les filières de recyclage, distinctes des ateliers des *zabbâlîn* car les matières concernées sont différentes.

Les objets récoltés sont ainsi amenés dans des quartiers comme celui d'Ezbet Abu-Hashish où



Photo 4 : *Bekkia*. Le ramassage des encombrants (*bekkia*) relève d'un ensemble d'acheteurs ambulants. © Jamie Furniss.

Nous montrons ainsi, à travers ces articles, que le système de gestion des déchets au Caire inclut une grande diversité d'acteurs, d'infrastructures et de sites. Nous essayons de démontrer de quelle façon les nouveaux modes de gestion des déchets témoignent de changements néolibéraux dans la conception du rôle et des attributs de l'État, tout en essayant de complexifier le récit sur la « privatisation » de la collecte des déchets au Caire. L'appropriation du travail historique des *zabbâlîn* par des entreprises sous contrat de délégation est plus complexe qu'une simple « privatisation » s'inspirant des principes de gouvernance néolibérale prônés par les bailleurs de fonds internationaux. Nous tentons également de mettre en lumière le dynamisme des économies informelles de recyclage, qui, selon nous, complexifie le récit concernant le recyclage et dément les représentations communes à l'égard de la circulation transnationale des déchets et la sévérité du problème des déchets dans les pays où la prise en charge publique est lacunaire.

sont effectuées les opérations de tri et de démontage, avant d'être redirigés vers des espaces de revente comme le Souq el-Gomaa, pour la réparation et la revente, ou vers des quartiers dédiés au recyclage comme celui d'Abu Zaabel. Le souq el-Gomaa (littéralement « le marché du vendredi ») est un espace de

revente d'objets de seconde main organisé autour d'une multiplicité d'ateliers se spécialisant dans un domaine particulier (électronique, électricité, électroménager, mobilier, antiquités, *etc.*) qui n'est pas sans rappeler les puces françaises à la différence qu'y prennent place des activités de réparation.



Photo 5 : *Souq el-Gomaa*. Le marché du vendredi du Caire, adossé à des cimetières, est un des lieux de revente d'objets d'occasion collectés par les ramasseurs de *bekkia*. © Jamie Furniss.

Le rôle de la colonialité du genre dans le processus de reprogrammation de la colonialité du pouvoir à l'heure de la transition ¹

Marta LUCEÑO MORENO

<http://reseaudecolonial.org/2019/11/13/le-role-de-la-colonialite-du-genre/>

Au lendemain de la révolution tunisienne, l'Occident, et notamment la France, ont dû mener une reprogrammation de la colonialité du pouvoir (Quijano, 1994), définie comme un ensemble de relations sociales produites par l'expansion du capitalisme dans les périphéries subalternes, au-delà de la décolonisation. Cette reprogrammation a pour but l'adaptation au changement de régime. La transition démocratique tunisienne a donc ouvert la voie à de multiples interventions financières, d'aide au développement et/ou de relations bilatérales. Ces interventions sont accompagnées par des enjeux de référencement en matière de démocratie, de modèle sociétal, économique ou encore médiatique. L'Occident, en général, et la France en particulier, se présentent comme les référents majeurs en termes de démocratie, d'égalité ou encore de respect de droits humains, et utilisent de nombreuses formules politico-économiques pour les promouvoir.

Nous avons choisi un angle très spécifique pour aborder cette reprogrammation de la colonialité

du pouvoir en Tunisie, à travers la réflexion sur le genre comme un des vecteurs principaux de la colonialité. Dans cet article, nous développons une analyse de la « colonialité du genre » (Lugones, 2008), concept qui vise à comprendre « l'étendue même du système de genre du capitalisme mondial eurocentré » (Lugones, 2019) et qui demeure la dimension la « moins contestée aujourd'hui de la "mission civilisatrice" » (Sana, 2011). Les présupposés de la colonialité du pouvoir, appliqués aux domaines « genre et développement », reproduisent ce que le philosophe argentin Dussel appelle la « duperie

développementaliste » (Dussel, 2000). Ce concept s'appuie sur le « mythe de la modernité », en vertu duquel la civilisation moderne se pense comme plus développée et supérieure par rapport à celles qu'elle considère dès lors comme « *barbares* ». Cette vision légitime une certaine ingérence, voire l'érige en une exigence morale. De fait, elle crée un modèle de développement calqué sur le sien, dans notre cas celui de l'émancipation féminine, et l'impose, au détriment de la culture spécifique des « subalternes ».

L'émancipation féminine occidentale présuppose, non



© information.tv5monde.com/terriennes/tunisie-le-1809-le-nouveau-numero-gratuit-pour-les-femmes-violentees-354051

1. LUCEÑO MORENO Marta, 2019, « Le rôle de la colonialité du genre dans le processus de reprogrammation de la colonialité du pouvoir à l'heure de la transition tunisienne », *Réseau d'études décoloniales*, n° 4.

seulement, une série de visions réductrices de la femme, mais aussi, un système économique et politique foncièrement répressif gouverné par le capitalisme libéral. N'oublions pas que la formulation occidentale est fortement contestée par les féminismes « subalternes », comme le rappellent Gomez-Quintero et Franco Martinez : « L'universalité de la liberté sexuelle et reproductive des femmes ; l'opposition entre la sécularisation du féminisme occidental et la confessionnalité de certains féminismes subalternes ; la distance symbolique entre l'individualisme moderne et le communautarisme traditionnel ; et l'incorporation des femmes dans le marché du système capitaliste comme un acte de "libération féminine". » (Gomez-Quintero, 2011, 44).

L'instrumentalisation des droits des femmes comme outil de reprogrammation de la colonialité du pouvoir après la révolution a souvent pris la forme d'aides au développement visant la multiplication de projets portant sur les questions de genre et l'implantation de la question du genre de façon transversale dans les projets généraux, à l'image du « *gender mainstreaming* » promu par l'Union Européenne. D'autres injonctions sont aussi mobilisées, notamment l'utilisation de « conditionnalités » à l'octroi d'aides économiques, c'est-à-dire une forme de monnaie d'échange pour l'obtention des fonds en provenance de l'UE. Deux exemples nous servent de fil conducteur pour mettre au jour les rouages de la colonialité du genre en Tunisie : la ratification de la CEDAW et l'adoption de la loi contre les violences faites aux femmes.

الرؤية شرعية تدخل معين، أو تجعله مطلباً أخلاقياً. بل تخلق أنموذجاً مطابقاً للتنمية على غرارها، وفي هذه الحالة قضية تحرر المرأة وقرضه على حساب الثقافة الخاصة «للمرؤوسين».

إن قضية تحرير المرأة الغربية لا يفرض فقط سلسلة من الرؤى الإختزالية للمرأة، و لكن أيضاً نظاماً إقتصادياً و سياسياً قمعياً بشكل أساسي تحكمه الرأسمالية الليبرالية. لا ننسى أن الصيغة الغربية تنازعها بشدة النسويات «المرؤوسة» كما يذكرنا قوماز-كنتيرو و فرنكو مارتيناز : «عالمية الحرية الجنسية و الإنجابية للنساء ؛ المعارضة بين علمنة النسوية الغربية و الطائفية لبعض النسويات المرؤوسة ؛ المسافة الرمزية بين الفردية الحديثة و الطائفية التقليدية ؛ وإدماج المرأة في سوق النظام الرأسمالي كعمل لـ « تحرير نسائي ».

(Gomez-Quintero, 2011, 44).

غالباً ما اتخذ استخدام حقوق المرأة كأداة لإعادة برمجة "كولونيالية السلطة"، بعد الثورة، شكل المساعدة الإنمائية التي تهدف إلى مضاعفة المشاريع التي تتعامل مع المسائل الجندرية و إدماج قضية الجندر بشكل بارز في المشاريع العامة، مثل "تعميم مراعاة المنظور الجندري" التي يروج لها الاتحاد الأوروبي. كما يتم استخدام أوامر أخرى، وخاصة استخدام "الشروط" لمنح المساعدة الاقتصادية، أي شكل من أشكال العملة للحصول على الأموال من الاتحاد الأوروبي. مثالان يشكلان خيطاً مشتركاً لتسليط الضوء على آليات "كولونيالية الجندر" في تونس : المصادقة على اتفاقية القضاء على جميع أشكال التمييز ضد المرأة و اعتماد قانون

في أعقاب الثورة التونسية، كان على الغرب، و خاصة فرنسا، إعادة برمجة « كولونيالية السلطة » (Quijano, 1994) المعرفة كمجموعة من العلاقات الاجتماعية الناتجة عن توسع للرأسمالية في الأطراف المرؤوسة، بعد فترة إنتهاء الإستعمار. تهدف إعادة البرمجة هذه إلى التكيف مع تغير النظام. لقد فتح التحول الديمقراطي في تونس الطريق لتدخلات مالية متعددة و لمساعدات إنمائية و/أو لعلاقات ثنائية. صاحب هذه التدخلات معايير مرجعية في المجال الديمقراطي أو الأنموذج المجتمعي أو الإقتصادي أو الإعلامي. يقدم الغرب عامة، و فرنسا خاصة أنفسهم كمعايير رئيسية في المجال الديمقراطي أو المساواة أو أيضاً إحترام حقوق الإنسان، و يستخدمون العديد من الصيغ السياسية و الاقتصادية لترويجها.

لقد إختارنا زاوية محددة جداً للتعامل مع إعادة برمجة « كولونيالية السلطة » في تونس من خلال التفكير في الجندر باعتباره أحد العوامل الرئيسية «للكولونيالية». نقوم في هذا المقال بتطوير تحليل «لكولونيالية الجندر» (Lugones, 2008)، وهو مصطلح يهدف إلى فهم "إمتداد نظام الجندر للرأسمالية العالمية المتمركزة حول أوروبا" (Lugones, 2019) و الذي لا يزال البعد "الأقل منازعة اليوم للمهمة الحضرية" (Sana, 2011). الإقتراضات المسبقة "لكولونيالية السلطة" المطبقة على مجال "الجندر و التنمية"، تعيد إنتاج ما يسميه الفيلسوف الأرجنتيني دوسال "الخداع التنموي" (Dussel, 2000). يستند هذا المفهوم إلى "أسطورة الحداثة" الذي يعتبر الحضارة الحديثة نفسها أكثر تطوراً و تفوقاً مقارنة بتلك التي يعتبرها همجية. تضفي هذه



© <https://www.tuniscope.com/ar/article/103765/actualites/tunisie/violences-femmes-tunisie-allemande-214910>

As an aftermath of the Tunisian revolution, the Occident, and in particular France, had to carry out a reprogramming of the coloniality of power (Quijano, 1994), defined as a set of social relations produced by the expansion of capitalism in the subordinate peripheries, beyond decolonization. This purpose of this reprogramming is to adapt to the change of regime. The Tunisian democratic transition has therefore opened the way to multiple financial interventions, development aid and/or bilateral relations. These interventions come together with benchmarks in terms of democracy or societal, economical or even media model. The Occident, in general, and the France in particular, present themselves as the major references in terms of democracy, equality of human rights respects, and use many political and economic formulas to promote them.

We have chosen a very specific angle to approach this reprogramming of the coloniality of power in Tunisia: through reflection on gender as one of the main vectors of coloniality. In this article, we develop an analysis of “coloniality of gender” (Lugones, 2008), a concept which aims to

understand “the very extent of the gender system of Eurocentric global capitalism” (Lugones, 2019) and which remains the dimension the “less disputed today of the ‘civilising mission’” (Sana, 2011). The presuppositions of the coloniality of power, applied to the fields of ‘gender and development’, reproduce what the Argentinian philosopher Dussel calls “developmentalist fallacy” (Dussel, 2000). According to the ‘myth of Modernity’, modern civilization would be (supposedly) more developed and superior than the others, considered then as ‘barbaric’. This vision legitimizes a certain interference, even makes it a moral requirement. In fact, it creates a model of development modelled on its own. In this case, female emancipation, to the detriment of the specific culture of ‘subaltern’.

Western female emancipation presupposes not only a series of reductive visions of women, but also a fundamentally repressive economic and political system governed by liberal capitalism. Let us not forget that the Western formulation is strongly contested by ‘subaltern’ feminisms, as Gomez-Quintero and Franco Matrinez remind us: “The universality of

women’s sexual and reproductive freedom; the opposition between the secularization of Western feminism and the confessionality of certain subordinate feminisms; the symbolic distance between modern individualism and traditional communitarianism; and the incorporation of women into the capitalist system market as an act of ‘female liberation’.” (Gomez-Quintero, 2011, 44).

The instrumentalization of women’s rights as a tool for reprogramming the coloniality of power after the revolution often took the form of development aid aimed at the multiplication of projects dealing with gender issues and the implementation of the gender issue in a interdisciplinary way in general projects, like the ‘gender mainstreaming’ promoted by the European Union. Other injunctions are also used, in particular the use of ‘conditionalities’ for the grant of economic aid, that is to say a form of currency to obtain funds from the EU. Two examples serve as a common thread to bring to light the workings of gender coloniality in Tunisia: the ratification of CEDAW and the adoption of the violence against women law.



© tuniscope.com/ar/article/103765/actualites/tunisie/violences-femmes-tunisie-allemande-214910

Maher Hanin La société de résistance ¹

Mohamed Slim BEN YOUSSEF

D'une grande érudition, *La société de résistance* de Maher Hanin est une invitation à penser l'effervescence politique « par le bas » dans la Tunisie post-2011. Proposant de multiples voies pour analyser les aspirations plurielles à la dignité et à la justice dans le pays, l'auteur inscrit son ouvrage dans une vocation à la fois théorique et militante.

بإمام نظري كبير، يعتبر «مجتمع المقاومة» لماهر حنين دعوة إلى التفكير في التراث السياسي «التحتي» في تونس. يسجل الكاتب نفسه في منحى 2011مابعد مزدوج، نظري ومناضل في ذات الوقت، مقترحاً خيارات نظرية متعددة لتدبر التطلعات العديدة للكرامة والحرية في هذا البلد.

A book of a high-level erudition, *La Société de résistance* of Maher Hanin is an invite to think the political tumult “from the bottom” in post-2011 Tunisia. It proposes a multiple way to analyze plural aspirations to dignity and justice in the country. The author puts his work in a vocation both theoretical and activist.

Le livre *La société de résistance* de Maher Hanin, paru en avril 2019 aux éditions Mots Passants avec

le soutien de la Fondation Rosa Luxembourg, se présente comme une entreprise indissociablement politique et intellectuelle. En effet, cette dernière livraison de l'auteur s'inscrit dans une trajectoire personnelle d'une richesse incontestable. Militant de l'Union générale des étudiants de Tunisie (UGET) à l'université dans les années 1980, puis du Parti Démocrate Progressiste sous le régime de Ben Ali et enfin du parti social-démocrate *Al-Massar* jusqu'à 2013, Maher Hanin est

autour de la gauche tunisienne *Nachaz*, il est également un des fondateur-trice-s de l'initiative électorale *Mouwatinoun* en 2018. Cet homme politique de gauche assume constamment la défense des idéaux altermondialiste et démocratique. Son livre, dont la présentation à l'IRMC prévue pour avril 2020 est reportée suite aux restrictions dues à l'épidémie de coronavirus, s'inscrit dans le grand débat sur la question démocratique et sociale en Tunisie. Par sa double vocation académique et citoyenne,



© youtube.com/watch?v=3z65kn2s8WY

également chercheur en sociologie et en philosophie politique et auteur de plusieurs articles d'opinion. Pionnier de plusieurs expériences associatives importantes, telles que le Forum tunisien pour les Droits économiques et sociaux et l'association de réflexion politique sur les enjeux contemporains

La société de résistance intéresse les chercheur-e-s et les citoyen-ne-s soucieux-ses de comprendre le paysage bigarré de la résistance politique et sociale qu'offre la Tunisie depuis 2011.

Dans les premières pages et la partie conclusive, l'auteur insiste sur le projet à la fois politique et

1. HANIN Maher, 2019, *La société de résistance*, Tunis, Mots Passants.

intellectuel de l'ouvrage. D'une tonalité résolument optimiste, il entend réhabiliter la révolution tunisienne face aux critiques de ses adversaires et à la lassitude des désenchanté-e-s « du chaos de la découverte de [la] pluralité » (*ibid.*, 286). Inscrivant le « moment 2011 » dans un horizon humaniste et universaliste, il fait l'éloge de cet océan de pratiques dissidentes dont le titre se présente à la fois comme le substantif politique et la catégorie analytique. Critiquant d'emblée les lectures culturalistes et conspirationnistes du soulèvement populaire tunisien de 2011, Hanin inscrit cet événement dans un moment nouveau où « le peuple », doté d'une capacité d'action, se construit comme sujet de l'Histoire. Attentif aux narrativités plurielles de la « société de résistance » que ce moment politique a rendu possibles, le livre plaide pour ce qui leur est commun : leurs potentialités démocratiques et leurs propriétés universalistes. Ces mouvements « horizontaux » et effervescents, libérés des tutelles idéologiques et des bureaucraties syndicalo-partisanes, pèsent, selon l'auteur, sur le changement social et politique, situés dans un horizon commun que l'auteur désigne comme un « humanisme nouveau » (*ibid.*, 29). Ainsi, tout l'argument du livre est de dessiner les contours de ce nouvel humanisme, tout en proposant des options théoriques afin d'en donner une direction politique générale.

Pour mener à bien cette mission, l'auteur organise son propos en six chapitres. Dans un premier temps, Hanin expose « les leçons élémentaires » de la première phase de transition politique qu'a connue le pays entre 2011 et 2014. Pointant l'émergence de l'utopie islamiste de l'État religieux (*ibid.*, 33) et le retour du refoulé bourguibiste qui l'a suivie durant cette séquence

(*ibid.*, 50), il souligne la manière dont la confrontation de ces deux courants a fini par accoucher d'une démocratie délibérative illustrée par l'expérience du dialogue national (*ibid.*, 70). Néanmoins, l'auteur ne fait pas fi de la vitalité démocratique non-institutionnelle dans la société civile (*ibid.*, 58) et dans la sphère plus dissidente d'une contestation politique protéiforme, portée par des jeunesses de gauche, anti-partisanes et anti-idéologiques (*ibid.*, 67).

Le livre traite ensuite de la consécration institutionnelle de la citoyenneté politique dans la Constitution de 2014. Dans ce court chapitre de 20 pages, Hanin distingue les trois plans de cette consécration dans la nouvelle norme suprême du pays : les droits individuels, les libertés fondamentales et l'égalité (*ibid.*, 96), les droits économiques et sociaux (*ibid.*, 104) et la démocratie locale (*ibid.*, 109). Néanmoins, cette citoyenneté juridique n'est que le fondement institutionnel de pratiques plurielles de la citoyenneté sur lesquelles l'auteur revient dans le troisième chapitre. Celui-ci illustre l'émergence de mouvements sociaux divers, portés par des acteurs ayant des propriétés sociales et des inscriptions sociopolitiques très différentes. Selon Hanin, ces dynamiques « émergentes », dont il retient le mouvement des chômeurs (*ibid.*, 122), les expressions culturelles marginales comme le hip-hop (*ibid.*, 136), l'expérience d'économie sociale et solidaire des oasis de Jemna (*ibid.*, 144) et le mouvement *Manich Msameh* (*ibid.*, 150), sont porteuses de nouveaux récits de la résistance et forment un ensemble de pratiques oppositionnelles aux élites au pouvoir.

Dans le quatrième chapitre, Hanin soutient que toutes ces dynamiques relèvent d'une

pratique horizontaliste de la dissidence. Libérées des bureaucraties partisanes et syndicales, ces nouvelles mobilisations interviennent dans un contexte tunisien changeant (*ibid.*, 167) et invitent à réfléchir sur leurs potentialités de « réseautage » et d'intégration (*ibid.*, 177). En prenant pour exemple l'expérience de la coordination nationale des mouvements sociaux, dont il est l'un des initiateurs, l'auteur plaide pour la rencontre horizontale des luttes sociales. Pour autant qu'elle se fonde sur un examen des cas, la réflexion livrée dans *La société de résistance* ne rechigne pas à tirer profit d'apports théoriques variés, issus notamment de la philosophie et de la sociologie politiques.

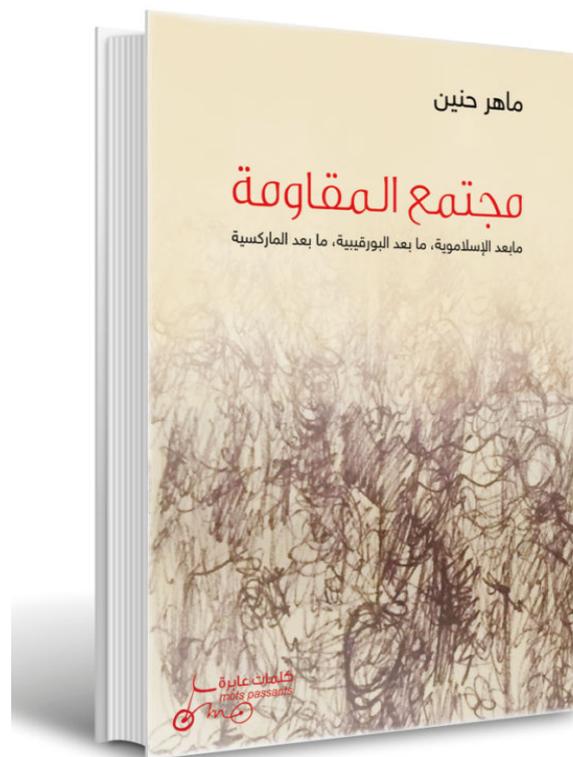
Dans le chapitre 5, Maher Hanin propose des pistes de réflexion susceptibles de fonder une action politique contemporaine ayant pour maître-mot l'émancipation sociale et politique. Faisant dialoguer les notions de liberté, de justice et de développement chez Amartya Sen (*ibid.*, 191), la notion de démocratie chez Jacques Rancière (*ibid.*, 201), celle de « populisme de gauche » chez Laclau et Mouffe (*ibid.*, 214) ainsi que les notions de reconnaissance chez Axel Honeth et d'espace public chez Nancy Fraser (*ibid.*, 219), l'auteur ouvre de possibles pistes de pensée pour saisir la réalité fluide de la résistance sociale et politique. Enfin, la réflexion développée par la suite amène à une série de propositions politiques fortes, constituant une « révolution imbriquée » dans le sixième chapitre. Touchant les trois principaux courants politiques de la Tunisie moderne, à savoir l'islamisme, le bourguibisme et le marxisme, la révolution que Maher Hanin appelle de ses vœux se traduit par trois dépassements, garants d'une construction

démocratique pérenne de l'État tunisien. D'abord, en inscrivant l'islamisme plutôt dans l'entreprise historique de la modernité que dans une fantasmagorie millénariste, ce chapitre pose trois conditions à l'avènement d'un « post-islamisme » : l'adoption du répertoire réformiste tunisien et arabe de la fin du XIX^e et du XX^e siècle, l'inscription de ce mouvement dans la « laïcité tranquille » de la société tunisienne et la réconciliation avec l'idée du relativisme et d'ouverture aux autres peuples et cultures du monde. Quant à la pensée « bourguibiste », l'auteur pose trois conditions pour la dépasser. Ainsi, il s'agit de substituer l'État des institutions à une conception autocratique du pouvoir (*ibid.*, 250) et la figure du citoyen à la figure du sujet (*ibid.*, 252), tout en mettant fin au contrôle et à l'instrumentation politiques de la religion au nom du « modernisme » étatiste (*ibid.*, 256). Enfin, critiquant le marxisme positiviste et économiciste qui prévalait dans les expériences du « socialisme réel », notamment soviétique, l'auteur fait le plaidoyer d'une pensée marxiste critique, historiciste et humaniste, dans le sillage notamment, de l'école de Francfort et de penseurs communistes hétérodoxes tels que Antonio Gramsci, revendiqué en Tunisie notamment par Baccar Gherib ¹. L'on comprendra ainsi son message adressé à l'extrême gauche tunisienne, inspirée depuis longtemps par une conception souvent orthodoxe de la lutte des classes et du rôle du prolétariat dans l'histoire. À cette gauche-là, Maher Hanin propose un triple dépassement qui

s'articule autour de la protection de l'État et de sa construction démocratique, « l'enracinement anthropologique des valeurs de citoyenneté » (*ibid.*, 269) et l'invocation du droit à produire la richesse et à sa juste redistribution (*ibid.*, 271).

En définitive, *La société de résistance* est un plaidoyer de ce que la transition politique tunisienne recèle de plus démocratique. Le livre rend hommage à cette

s'intéresse à la reconfiguration politique et électorale que le pays a connue depuis le dernier scrutin présidentiel de 2019. La consécration électorale de l'actuel président, Kais Saïed, sous la bannière « Le peuple veut », conforte la pertinence actuelle de ce livre. En effet, la trajectoire de politisation de ce dernier, à la faveur d'une inscription dans la scène protestataire post-2011, fait écho à ce « moment citoyen » dont parle Maher Hanin.



صدر أخيراً

effervescence de pratiques qui s'inscrivent à la marge de la politique institutionnelle, et parfois, dans l'opposition aux processus politiques « d'en-haut ». L'ouvrage souligne, à juste titre, l'empreinte du « moment 2011 », posé comme démocratique et social avant tout, sur cet univers de dynamiques dissidentes, loin d'être réductibles à la catégorie de « société civile ». Cette réflexion est d'une grande actualité si l'on

L'ouvrage ainsi construit, avec une réflexion et une ambition générales, pourrait être complété à l'avenir par des analyses qui useraient davantage du « jeu d'échelles » et qui étudieraient les nuances de ces mouvements. Ainsi, ils impliquent des tendances très contrastées, parfois même contradictoires, du point de vue du rapport à l'État, de la filiation philosophique et idéologique et des modes d'action. L'ensemble

1. GHERIB Baccar, 2017, *Penser la transition avec Gramsci. Tunisie (2011-2014)*, Tunis, Éditions Diwen.

des pratiques décrites par Maher Hanin procède d'une sélection dessinant les contours d'une « bonne société civile », imputable au caractère doublement intellectuel et militant de son livre. Comme le soulignent Amin Allal et Vincent Geisser, il existe « une certaine continuité en termes de représentation légitime de la “ bonne société civile ” entre la période autoritaire et la période post-Ben Ali »², qui produit, en miroir, « ses propres altérités inassimilables et irréconciliables »³. En effet, si la « société de résistance » de l'auteur est loin de correspondre entièrement à la « bonne société civile », érigée sur les valeurs de consensus et de stabilité, elle n'en produit pas moins, de manière plus ou moins explicite, ses propres « exclus ». L'encadrement axiologique et normatif des pratiques dissidentes qui traverse tout le livre occulte, inévitablement, d'autres tendances politiques, notamment de l'islam politique (souvent fondues derrière le vocable de « salafistes »). Plusieurs de ces groupes, pourtant très actifs dans le pays pendant la première période transitionnelle, ne sont pas pris en compte, sûrement par choix politique. Le livre pose une autre représentation légitime de la société civile, excluant des tendances qui se revendiquent de conceptions violentes des manières de faire la politique, du projet démocratique défendu. Or, il semble que c'est bien le « processus de pacification des rapports sociopolitiques caractérisant la société tunisienne

2. ALLAL Amin, GEISSER Vincent, 2018, *Tunisie : une démocratisation au-dessus de tout soupçon ?*, Paris, CNRS Éditions, 28.

3. *Ibid.*, 32.

post-Ben Ali »⁴, auquel l'auteur renvoie dans le premier chapitre, qui justifie la mise à l'écart de tels groupes de cette « bonne société civile » revendiquée dans le livre.

Deuxième point de discussion, cette « société de résistance », bien que se trouvant assurément



en dehors des sphères du pouvoir politique et économique, est prise dans des interactions avec ces mêmes sphères, donnant à voir des dynamiques hétéronomes. En effet, la plupart des mouvements protestataires, associatifs et syndicaux évoqués dans ce livre, évoluent sur des scènes produites par des instances plurielles qui leur sont extérieures. Par exemple, les « campagnes protestataires », telles que « *Manich Msameh* », sont souvent le théâtre de jeux d'influence des partis de l'opposition parlementaire, de la centrale syndicale, du syndicalisme étudiant de gauche

4. *Ibid.*, p.32.

et des ONGs de « surveillance démocratique » nées après 2011⁵. De telles dynamiques révèlent la coexistence, parfois conflictuelle, de conceptions différenciées et contradictoires de la politique et d'intérêts sociaux et symboliques divergents, tout en se prêtant à des opérations de manipulation de sens par les différents acteurs impliqués. Par ailleurs, la scène artistique alternative est de plus en plus investie par des logiques de « cooptation » et de récupération des artistes « par le haut ». Notons que beaucoup de ceux qui ont été des figures artistiques de résistance à l'ordre établi pendant les premières années post-2011, notamment sur la scène hip-hop, se sont par la suite tournés vers les sphères plus « conformistes » de la production musicale. Aussi, les contours de la société de résistance invoquée par l'auteur sont changeants, et dépendent largement des interactions, luttes et transactions entre ses acteurs et les instances de pouvoir partisan, parlementaire, syndical et médiatique.

Enfin, la question de l'horizontalité de ces mouvements, soulignée dans l'ouvrage, nous semble mériter d'être doublement approfondie. D'abord, une analyse à l'échelle micro de ces collectifs permet de relativiser le constat du caractère tendanciellement « horizontaliste » de ces mobilisations. Ainsi, bien qu'elles

5. BEN MAMI Riadh Amine, *Construire la démocratie et reconstruire la société civile. Les associations de « surveillance démocratique » en Tunisie*, thèse de doctorat en science politique, sous la direction de É. Gobe, J. Siméant, Aix-Marseille Université ; BELHADJ Aymen, *Rapports au politique et formes de participation des jeunes au processus révolutionnaire et à la transition en Tunisie*, thèse de doctorat en sociologie, sous la direction de A. Gana, Paris 1.

soient dénuées des chaînes de « commandement classique », ces expériences sont le théâtre de la reproduction des hiérarchies de genre ⁶ et d'une stratification à l'aune des capitaux symboliques et politiques de leurs membres. Par ailleurs, cette propriété permet de poser le problème de la pérennité organisationnelle de ces mouvements et, pour ainsi dire, de leur récupération politique dans l'horizon démocratique et progressiste défendu par le livre. L'on s'interrogera alors avec l'auteur sur les potentialités de construction politique que cette effervescence autorise à envisager, à l'aune d'un paysage où il est difficile d'ignorer la déroute de la gauche radicale partisane, annoncée depuis les défections en série de beaucoup de ses militant-e-s entre 2013 et 2014 ⁷. Là où Maher Hanin plaide pour le « réseautage » de ces mouvements horizontaux, l'on soulignera en revanche, avec lui d'ailleurs, leur incapacité à s'inscrire dans la durée en dépit des tentatives réelles, dont la coordination des mouvements sociaux créée en 2016 est la parfaite illustration. Néanmoins, au moment de l'effondrement spectaculaire de la gauche partisane, cette question se pose avec d'autant plus d'insistance que les expériences militantes éphémères et « fluides », telles que les campagnes circonstanciées dont « *Fech Nestanneu* » (Qu'est-

ce qu'on attend ?) en janvier 2018, ou encore « *Basta* » en janvier 2019, s'essoufflent de plus en plus depuis au moins deux ans. Comment rendre compte sociologiquement de cet essoufflement ? La sociologie du militantisme peut aider à éclairer cette question, à l'instar de ce que l'analyse précitée de Choukri Hmed a pu apporter sur les sorties en cascade des jeunes militant-e-s de la gauche radicale lors de la période tumultueuse qui a donné lieu à l'expérience du « dialogue national » ⁸. En effet, s'il est aujourd'hui admis que ces défections sont largement tributaires de l'autoritarisme partisan, il semble difficile et contre-intuitif de mobiliser la même explication pour des expériences réputées « horizontalistes ». Pour autant, deux aspects permettent de justifier leur analyse à l'aune d'une sociologie fine et interactionniste des (dés)engagements militants. D'une part, les membres de ces collectifs ont, pour partie, connu des expériences militantes antérieures, souvent dans ces mêmes partis de la gauche marxiste et/ou panarabiste. D'autre part, ces collectifs connaissent également des phases de recrutement important et des périodes de reflux et de désengagement de leurs membres, notamment face à l'intensification de la répression

policrière et la hausse conséquente du coût de l'engagement. Dès lors, poser la question de la durabilité de ces expériences de résistance collective est conditionné par la prise en compte simultanée de l'organisation interne de l'activité militante et de ses interactions complexes avec son environnement politique. Ainsi, une compréhension fine des logiques d'affiliation et d'*exit* dans les collectifs circonstanciés évoqués par Hanin, les rétributions matérielles et symboliques ⁹ qu'ils produisent, les trajectoires militantes et biographiques, les (multi)positionnements et les devenir de ses membres, permettraient de mieux éclairer le problème de la capture politique et organisationnelle de ces expériences éphémères.

En définitive, avec ce passionnant essai, l'auteur confirme son infatigable inscription dans une réflexion profonde et large sur la question démocratique en Tunisie. Synthétisant les deux figures de militant et de chercheur, il incarne à la fois l'espoir optimiste en un avenir politique meilleur, et l'analyse politique sociologiquement et philosophiquement avertie. Maher Hanin rappelle la vocation citoyenne de l'intellectuel-le et de la recherche, dont on salue les potentialités d'action politique.

6. BARRIÈRES Sarah, KRÉFA Abir, 2018, « Des rapports de genre inchangés ? Enquête sur le mouvement pour le droit au travail dans la région de Kasserine », in A. Allal, V. Geisser (dir.), *Tunisie : une démocratisation au-dessus de tout soupçon ?*, Paris, CNRS Éditions.

7. HMED Choukri, 2018, « Les déçu-e-s de l'autoritarisme partisan. Engagement et désengagement dans les organisations de la gauche radicale après 2011 », in A. Allal, V. Geisser (dir.), *Tunisie : une démocratisation au-dessus de tout soupçon ?*, Paris, CNRS Éditions.

8. Suite à l'assassinat des deux *leaders* de gauche Choukri Belaïd, le 6 février 2013 et Mohamed Brahmi, le 25 juillet de la même année, plusieurs partis politiques de l'opposition au gouvernement de la Troïka revendiquent la dissolution de l'Assemblée Nationale Constituante (ANC) et le départ du gouvernement de Ali Laarayedh. Après la médiation de ce qui a été appelé « le quartet » du dialogue national, les négociations aboutissent à un compromis. L'ANC est maintenue, mais le gouvernement Laarayedh est remplacé par un gouvernement de « technocrates » et la Constitution est votée le 27 janvier 2014.

9. GAXIE Daniel, 2005, « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, vol. 1, n° 11, 157-188.

Pierre-Robert Baduel

Un temps insurrectionnel pas comme les autres *La chute de Ben Ali et les printemps arabes*

Oissila SAAIDIA

<http://journals.openedition.org/remmm/13073>

Pierre-Robert Baduel revient dans son dernier ouvrage [...] sur les 29 jours qui ont précédé la chute du raïs tunisien (17 décembre 2010 - 14 janvier 2011) pour en proposer son analyse [...]. Le livre s'organise en deux parties. La première propose une lecture critique des événements depuis la mort de Mohamed Bouazizi jusqu'au départ de Ben Ali. Elle constitue le cœur de l'ouvrage – et du CR – et se présente comme « le moment inaugural des printemps arabes » (chapitres 1 à 6, 215 p.) ; la seconde, d'une autre facture, propose une analyse des moments insurrectionnels des printemps arabes (chapitres 7 à 11, 56 p.).

يعود بيار روبير بادويل في كتابه الأخير [...] إلى التسع و العشرون يومًا السابقة لسقوط الرئيس التونسي (17 ديسمبر 2010 – 14 جانفي 2011) لتقديم تحليله [...]. ينقسم الكتاب إلى جزئين. يقدم الجزء الأول قراءة نقدية للأحداث منذ وفاة محمد البوعزيزي إلى غاية رحيل بن علي. يمثل هذا الجزء جوهر الكتاب – و مراجعة الكتاب – ويقدم على أنه «اللحظة الافتتاحية للربيع العربي» (المحاور من 1 إلى 6، 215 ص.)؛ بينما الجزء الثاني مغاير تمامًا إذ يقدم تحليلًا للحظات التمرد في الربيع العربي (المحاور من 7 إلى 11، 56 ص.).

Pierre-Robert Baduel comes back in his last book [...] to the 29 days that have preceded the fall of the Tunisian raïs (17 December 2010 - 14 January 2011) in order to propose his analyze [...]. The book is organized within two parts. The first one takes a critical look on the events from the death of Mohamed Bouazizi until the departure of Ben Ali. It is the heart of the book, and the recension, as “the inaugural moment of the Arab Spring” (chap. 1 to 6, 215 p.). The second part is very different and proposes an analysis of the insurrectional moments during the Arab springs (chap. 7 to 11, 56 p.).

Sommaire

Chronologie de la Révolution tunisienne de 2010-2011
Liste des sigles
Carte des gouvernorats de la Tunisie
Introduction
La distinction insurrectionnelle tunisienne et après : *ath-tahwra* (la révolution) ?

Partie I

*Une « rupture instauratrice » ?
L'invention erratique et obstinée
d'une transition politique.*
15 janvier/22 octobre/26 décembre
2011

Chapitre 1

Tenir. La période de bascule des gouvernements Mohamed Ghannouchi. 15 janvier/27 février 2011

Chapitre 2

Maintenir. Les mouvements politiques et sociaux et les gouvernements Béji Caïd Essebsi. 27 février/22 octobre/26 décembre 2011

Chapitre 3

Légitimité vs légalité. Instances transitionnelles, gouvernements provisoires et partis ou des objectifs de la Révolution et des opérations du microcosme politique. 14 janvier/22 octobre 2011

Partie II

*Bifurcation dans la révolution ?
1^{er} septembre/26 décembre 2011*

Chapitre 4

L'incubation d'un deuxième bouleversement. La campagne pour les élections à l'ANC. 1^{er} septembre/22 octobre 2011

Chapitre 5

Révolution dans la Révolution ? L'entretemps post-électoral de la transition démocratique. 23 octobre/26 décembre 2011

Conclusion

Dilemmes conjoncturels ou structurels ? De la République et de l'État, du Peuple et des Élités, de la justice sociale comme demande et de la voie constitutionnelle comme réponse

Bibliographie générale

Un temps insurrectionnel pas comme les autres

La chute de Ben Ali et les printemps arabes

Pierre Robert
Baduel



Non Lieu

Confinement et crise du Covid-19 : repenser notre rapport au public

Manon ROUSSELLE,

avec la contribution de Kmar BENDANA

La période de confinement et de distanciation physique provoquée par l'épidémie mondiale de Covid-19 nous a poussés à repenser nos activités et notre rapport au public (chercheurs, étudiants, doctorants, avertis ou néophytes). Si nos événements, à l'IRMC, ont dû, pour la plupart, être annulés ou reportés, nous avons souhaité maintenir le dialogue avec notre communauté.

L'époque a ceci d'avantageux que les réseaux sociaux, les applications et l'ensemble des derniers outils techniques, permettent de réinventer la valorisation de la recherche et la rendre plus visible. Une simple connexion internet suffit aujourd'hui pour avoir accès à ces ressources.

activities and our relations to our audience (researchers, scholars, students, young researchers, informed or novice). Our events, at the institute, had to be cancelled or postponed, for most of them. Nevertheless, we wished to maintain the discussion with our community. Our time is deeply advanced on communication tools such as social networks and apps. All those tools allow us to reinvent the research promotion and even to make it more visible. Nowadays, a simple Internet connection is enough to have an open access to most of the resources.

La valorisation de la recherche en confinement

L'activité de l'IRMC n'a pas faibli pendant la période de confinement : les recherches se poursuivent, les articles s'écrivent, les projets se montent, les financements se concrétisent, les ouvrages se lisent et les mails affluent. Néanmoins, la distanciation « sociale », si elle est nécessaire dans certaines phases du travail de chercheur¹, n'est pas évidente, notamment pour l'émulation intellectuelle. Aussi, nous avons essayé de parer à ce vide social et, comme l'a si justement fait remarquer une chercheure

au cours d'une réunion virtuelle, nous avons souhaité « recréer les couloirs et la cuisine de l'IRMC ». Hauts lieux de plaisanteries, de discussions pressées, d'idées qui fusent et de pas précipités, ces passages du savoir sont des espaces qui contribuent à la vie d'un laboratoire de recherche.

En échangeant coups de téléphone et visioconférences, nous sommes parvenu-e-s à établir quelques nouvelles recettes, pour garder ce lien social et surtout, continuer à parler des travaux et des initiatives de notre institut. Dans un premier temps, les chercheurs se sont mobilisés pour proposer quelques articles, à mi-chemin entre observations scientifiques et article de presse. Certains sont d'ores et déjà accessibles sur notre blog scientifique *Les Carnets de l'IRMC*, dans la rubrique « L'IRMC et le Covid-19 ».

Le succès de ces articles a été immédiat. Dès la première publication, le blog enregistre un pic de visites, notamment le 6 mai 2020. Les deux premières chroniques sur le Covid-19 se sont d'emblée classées dans le « top 10 » des publications plus lues, avec une moyenne de 90 lectures / jour. Sans influencer sur le taux de visite mensuel (1 700 à la mi-mai), ces chroniques comptabilisent néanmoins un taux de visite beaucoup plus élevé que les précédentes publications. Cela représente une grande attractivité par rapport à nos statistiques habituelles.

لقد دفعتنا فترة الحجر الصحي والتباعد الجسدي الناجمة عن وباء كوفيد-19 العالمي إلى إعادة التفكير في أنشطتنا وعلاقتنا بالآخرين (باحثين، طلبة، طلبة دكتوراه، من ذوي الخبرة أو المبتدئين). إذا كان لابد لنا بمعهد البحوث المغاربية المعاصرة، من إلغاء أو تأجيل معظم أنشطتنا، فقد أردنا الحفاظ على الحوار مع مجتمعنا. لهذه الفترة مزايا شبكات التواصل الاجتماعي والتطبيقات وجميع أحدث التقنيات التي تجعل من الممكن إعادة ترميم البحوث وإبرازها. يكفي اليوم الحصول على ربط بشبكة الأنترنت للوصول إلى هذه الموارد.

The period of time of lockdown and physical distancing provoked by the worldwide Covid-19 epidemic has force us to rethink our

1. Retrouvez la chronique de confinement de Oissila Saaidia « Être chercheur au temps du Coronavirus : "le retour à la vraie vie" ? », en ligne sur <https://www.irmc.hypotheses.org/2352>

Twitter et *Facebook* se font les relais de ces publications qui permettent d'animer la communauté, de relier ceux que l'on appelle aujourd'hui les *followers*. Notre communauté *Facebook*, réseau social le plus utilisé en Tunisie, en compte environ 17 000, faisant de l'IRMC, la deuxième UMIFRE au niveau mondial en termes d'impact sur les réseaux.

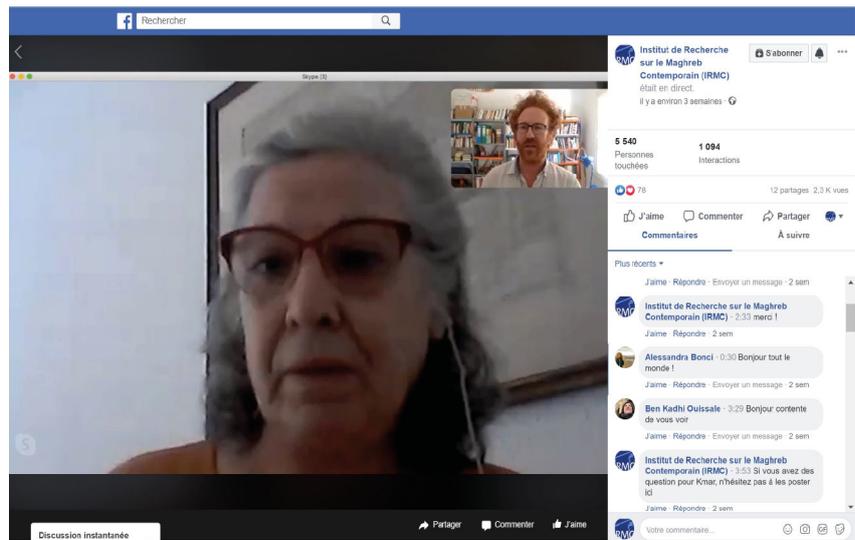
Nous nous sommes donc tourné-e-s vers ces médias afin de prolonger la valorisation de nos travaux.

L'IRMC en Facebook Live : une conversation sur la condition de chercheur

Dès le vendredi 8 mai, une nouvelle formule voit le jour, en direct sur *Facebook* : « Les Causeries de l'IRMC ». Ce format dévoile les coulisses de la production du savoir : la recherche en sciences humaines et sociales, le terrain, les échanges entre collègues, les idées qui émergent, les analyses de l'actualité, *etc.*, en bref, tout ce qui compose la vie d'un-e chercheur-e. Conçu sur le mode d'une conversation, ces entretiens entre chercheur-e-s permettent, dans une démarche interactive, à ceux qui le souhaitent de poser des questions en commentaires ou par *post* sur la page de l'événement.

Le premier rendez-vous, a permis à Jamie Furniss, chercheur en anthropologie, d'interviewer Kmar Bendana, historienne, chercheuse associée depuis plus de 25 ans, autour de la thématique « Être chercheur en confinement ».

L'entretien a duré une heure et a commencé par l'évocation du parcours de Kmar Bendana, entre l'université tunisienne et française. L'évocation de ses souvenirs a permis de croiser l'historique de



l'IRMC avec les conditions de recrutement de la chercheuse à l'université tunisienne et comme associée dans un établissement français. La causerie a été l'occasion d'aborder plusieurs thèmes : la coopération universitaire, la question des archives, l'importance du collectif dans le travail scientifique, les rapports entre enseignement et recherche, le rôle des publications.

Le dialogue a mis en parallèle les différents statuts de chercheur, donné des éléments de comparaison sur l'évolution des pratiques de laboratoire, selon les lieux et les héritages. Les liens et différences entre sciences dures et sciences humaines et sociales, commentés du point de vue de l'anthropologue et de l'historienne, ont amené à des considérations sur le métier de chercheur et sur la place actuelle de l'anglais dans la communication scientifique. Les différentes facettes de l'activité de recherche ont été égrenées à la lumière de l'expérience des deux chercheur-e-s : les réflexes et les gestes entre enquête et rédaction, les apports des ressources documentaires, les conceptions du terrain et de la méthode, l'usage des livres ou l'influence du numérique sur le quotidien de la recherche, *etc.*

Le dialogue s'est clos sur les conséquences du confinement pouvant, malgré tout, être bénéfiques au secteur de la recherche. En effet, l'après Covid-19 pourrait, tout à fait, faire évoluer la place du savoir dans la société. L'université et la transmission des connaissances pourraient, par une profonde remise en question, mieux répondre aux besoins et intérêts des étudiant-e-s.

Un premier essai témoin de l'importance des réseaux sociaux

Les spécialistes de création de contenus sur les réseaux sociaux insistent sur le fait que, sur *Facebook*, les vidéos, liens, photos et sondages partagés ont une plus grande efficacité que les publications dites classiques. L'exemple de ce *Live* l'illustre parfaitement, puisqu'il constitue un contenu « chaud », portant sur l'actualité : le potentiel d'audience immédiate est grand mais diminue rapidement sur la durée. En termes statistiques, les chiffres donnent un aperçu du succès de cette expérience. Le direct a réuni plus de 65 personnes, soit environ un tiers de plus qu'en présentiel, lors des conférences à la bibliothèque de

Compte-rendu d'activité

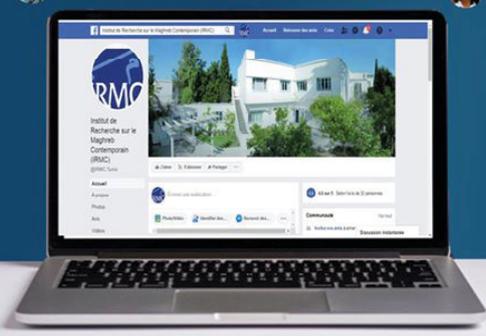


Institut de recherche sur le Maghreb contemporain
معهد البحوث المغاربية المعاصرة

Les causeries de l'IRMC

ETRE CHERCHEUR EN CONFINEMENT

Rendez-vous sur la page Facebook de l'IRMC pour un live-chat
entre Kmar Bendana et Jamie Furniss



LIVE CHAT

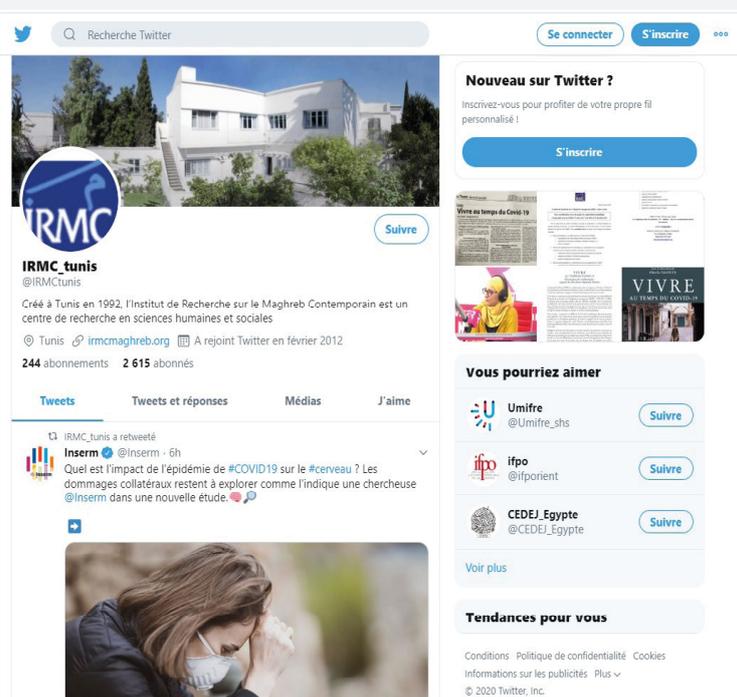
Vendredi 8 mai 2020
à 15h00 (heure tunisienne) 16h00 (heure française)

l'IRMC. La vidéo de cet entretien a généré plus de 2 000 vues en trois jours et quelques 300 supplémentaires entre le 4^{ème} et le 7^{ème} jour. Cela représente une progression de + 1 882 % par rapport à notre impact habituel.

Pour la page dans son ensemble, on enregistre une augmentation de + 430 % des interactions et une audience supérieure de 235 % par rapport à nos publications ordinaires. La semaine suivant ce *Live*, les visites sur la page Facebook augmentent de 56 % et elle compte alors 44 nouveaux abonnés et 35 mentions « j'aime » supplémentaires. Sur un mois, la fréquentation de notre page progresse de presque 50 %.

De même, sur *Twitter*, *medium* du contenu « chaud » et de l'actualité par excellence, nos statistiques sont au beau fixe, avec la reprise des activités. Secondaire par rapport à Facebook, il n'en reste pas moins essentiel, en ce qu'il touche un public différent. Ainsi, ce qui est appelé « impressions du tweet » a augmenté de plus de 13 % au mois de mai et nous avons gagné une vingtaine d'abonnés supplémentaires en quelques jours. Avec 2 600 abonnés, nous touchons au minimum 500 personnes par *tweet*, les plus populaires, repartagés, peuvent atteindre jusqu'à 4 500 personnes.

La situation inédite du confinement en Europe et au Maghreb a servi de révélateur, mais les bases des outils et des ressources d'une valorisation nouvelle étaient déjà présentes, grâce à un ancrage de l'IRMC dans une communauté interrégionale : au Maghreb, en Europe et en Afrique subsaharienne.



Recherche Twitter

Se connecter S'inscrire

IRMC_tunis
@IRMCtunis

Créé à Tunis en 1992, l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain est un centre de recherche en sciences humaines et sociales

Tunis irmcmaghreb.org A rejoint Twitter en février 2012

244 abonnements 2 615 abonnés

Tweets Tweets et réponses Médias J'aime

IRMCM_tunis a retweeté
Inserm @Inserm · 6h
Quel est l'impact de l'épidémie de #COVID19 sur le #cerveau ? Les dommages collatéraux restent à explorer comme l'indique une chercheuse @Inserm dans une nouvelle étude.

Nouveau sur Twitter ?
Inscrivez-vous pour profiter de votre propre fil personnalisé !
S'inscrire

Vous pourriez aimer

- Umifre @Umifre_shs Suivre
- ifpo @ifporient Suivre
- CEDEL_Egypte @CEDEL_Egypte Suivre

Voir plus

Tendances pour vous

Conditions Politique de confidentialité Cookies
Informations sur les publicités Plus
© 2020 Twitter, Inc.

École doctorale

Les objets religieux au Maghreb et en Europe

Lucas FAURE

(doctorant au CHERPA - Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence)

Samia KOTELE

(doctorante à l'Université Lyon 2 - École normale supérieure de Lyon)

Du 9 au 13 décembre dernier, s'est tenue, à l'IRMC, l'école doctorale « Les objets religieux au Maghreb et en Europe : quels enjeux contemporains ? Approches croisées XIX^e-XXI^e siècles », coordonnée par Katia Boissevain, Habib Kazdaghli et Oissila Saaidia¹. Réunissant pendant une semaine une quinzaine de jeunes chercheur-e-s issu-e-s d'universités des deux rives de la Méditerranée, sous la supervision de professeur-e-s spécialistes du fait religieux, cette rencontre académique ambitionnait de faire dialoguer des recherches en sciences sociales autour de l'objet religieux. Plus qu'une série d'exposés, chaque doctorant-e a été tour à tour discuté-e et discutant-e, en binôme avec un-e chercheur-e confirmé-e, afin de promouvoir des échanges horizontaux, tout en s'appuyant sur les connaissances méthodologiques des chercheur-e-s encadrant-e-s. Nous proposons ici de restituer, dans les grandes lignes, les discussions tirées de

ces cinq journées d'échanges, qui ouvrent des pistes de réflexions fécondes au moment de penser l'objet religieux dans son actualité. Loin de le réifier *a priori*, les discussions ont cherché à en restituer les dynamiques propres *in situ* afin d'en faire jaillir des logiques convergentes, mais également de différenciations voire d'oppositions marquées. En somme, comme le rappelait Katia Boissevain dans sa prise de parole inaugurale, l'objectif de cette rencontre consistait à dresser un tableau de la diversité religieuse et de ses approches telles qu'elles se donnent à voir au Maghreb et en Europe.

IRMC Institut de recherche sur le Maghreb contemporain
معهد البحوث المغاربية المعاصرة
1008 BOITE 60000

Atelier doctoral
ورشة عمل

LES OBJETS RELIGIEUX AU MAGHREB :
QUELS ENJEUX CONTEMPORAINS ?
APPROCHES CROISÉES XIX^e-XXI^e SIÈCLE

Organisé par :
Oissila Saaidia, Katia Boissevain et Habib Kazdaghli

Lundi 9 au vendredi 13 décembre 2019

Entrée libre : lundi 9 mardi 10 jeudi 12 décembre 2019
de 9h à 11h Hôtel Sidi Bou Saïd - Tunis

Ateliers fermés au public à partir de 11h00

1008 BOITE 60000
1008 BOITE 60000
1008 BOITE 60000

1. Cette rencontre a été organisée avec le soutien de la Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud pour les Études Islamiques et les Sciences Humaines, le Centre Jacques Berque (CJB), l'Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative (IDEMEC, CNRS, UMR 7307), le Laboratoire Population, Environnement et Développement, (LPED, IRD), le laboratoire Croyance, Histoire, Espace, Régulation Politique et Administration (CHERPA) et l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence.

* * *

عقدت من 9 إلى 13 ديسمبر الماضي بمعهد البحوث المغاربية المعاصرة مدرسة الدكتوراه «المواضيع الدينية بالمنطقة المغاربية و بأوروبا : الرهانات المعاصرة ؟ مقاربات متقاطعة القرن 19 – 20 » بتنسيق كاتيا بويسفين، حبيب كزدغلي و وسيلة سعائدية. جمعت طيلة أسبوع حوالي خمسة عشرة باحثا و باحثة شبان من جامعات ضفتي البحر الأبيض المتوسط، و تحت إشراف أساتذة و أستاذات متخصصون في الشأن الديني. يهدف هذا الملتقى العلمي إلى خلق حوارات في العلوم الاجتماعية حول الأهداف الدينية. و هي أكثر من سلسلة من المحاضرات، حيث تمت المناقشة تباعا و بصفة ثنائية بين طالب أو طالبة دكتوراه من جهة و من جهة أخرى بين باحث أو باحثة ذو خبرة، لتعزيز التبادل الأفقي، مع الاعتماد على المعرفة المنهجية للباحثين والباحثات المؤطرين. في خطوط عريضة، نقترح استعادة المناقشات المستمدة من هذه الأيام الخمسة من التبادل، والتي تفتح مجالات تفكير مثمرة عند التطرق إلى الموضوع الديني في واقعه. بعيدا عن ترسيخها بداهة، سعت المناقشات إلى استعادة ديناميكياتها الخاصة من أجل إظهار المنطق المتقارب، ولكن أيضا من أجل إظهار الاختلافات وحتى المعارضات الملحوظة. إجمالاً، كما أشارت كاتيا بويسفين في خطابها الافتتاحي، كان الهدف من هذا الملتقى هو رسم صورة للتنوع الديني و مقارباته كما تظهر في المغرب العربي وأوروبا.

* * *

Last December, from the 9th to the 13th, the IRMC hosted a doctoral training “The religious objects in Maghreb and Europe: which contemporary issues?”

Crossed approaches 19th – 21st centuries”. It has been organized by Katia Boissevain, Habib Kazdaghli and Oissila Saaidia. Fifteen young researchers coming from the Mediterranean basin have been reunited for a week at this occasion under the supervision of religious facts experts. This academic training aimed to create a discussion between the social sciences about the religious objects. More than a series of presentations, every PhD student has been in turns both discussed and discussing, in tandem with an experienced researcher, in order to promote horizontal exchanges, while being based on methodological knowledge of the supervising researchers. We propose here to restore, broadly, the discussions drawn from these five days of exchanges, which open up fruitful lines of reflection when thinking about the religious object in its actuality. Far from reifying it *a priori*, the discussions sought to restore its own dynamics *in situ* in order to bring out convergent logics, but also differentiations and even marked oppositions. To summarize, as Katia Boissevain reminds us in her inaugural address, the objective of this meeting was to draw up a picture of religious diversity and its approaches and how they are seen in the Maghreb and in Europe.

Entre migrations et sédentarisation : la patrimonialisation du religieux

Le premier point d'achoppement des présentations renvoie à la patrimonialisation de l'objet religieux, entendue ici de

diverses manières. Ainsi Mathilde Bielawski s'est intéressée aux enjeux économiques et politiques sous-jacents au projet d'inscription de l'île de Djerba sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. En combinant une anthropologie du patrimoine et du religieux, et grâce aux apports de la géographie, elle traite des enjeux sociaux d'une telle démarche. Ces usages permettent ainsi d'interroger les distinctions entre objet « religieux » et objet « culturel » en dépassant les lectures uniquement historiques, s'appuyant sur l'idée d'une cohabitation des religions. De façon similaire, Zouhair Jebbar analyse l'engagement et la participation citoyenne dans la patrimonialisation d'espaces religieux juifs au Maroc. Il apporte ainsi des éclairages sur les représentations qui touchent à la fois, l'État et ses institutions, mais également les communautés religieuses en contexte minoritaire.

La patrimonialisation de l'objet religieux est également prégnante en contexte migratoire. Sarah Ettallab a présenté une communication portant sur la vie sociale des objets religieux des migrants subsahariens au Maroc. En investissant de sacralité des objets « ordinaires » du quotidien, elle propose une vision des migrants comme acteurs « sujets » des migrations et non uniquement comme « objets » des politiques migratoires. L'évolution de la symbolique de l'objet religieux en migration reflète la porosité des frontières entre profane et sacré et illustre la constitution d'un patrimoine religieux en exil. Pour sa part, à l'occasion d'une conférence organisée en parallèle de l'école doctorale, Sophie Bava a interrogé les migrations africaines et la formation théologique

chrétienne au Maroc. Elle a mis en lumière l'émergence de nouveaux entrepreneurs du religieux au sein d'un « marché du croire » local en pleine recomposition. Son anthropologie du mouvement religieux qui accorde une place prépondérante aux cycles de vie des institutions religieuses montre la manière dont les acteurs sont parties prenantes de la naissance d'une socio-théologie de la migration. Cette même tension entre local et global a été au cœur de l'intervention d'Amina Mesguid sur l'édification du soufisme comme patrimoine universel au Maroc. Par une ethnographie poussée, réalisée notamment lors de festivals soufis et de retraites spirituelles, elle cherche à déterminer les nouveaux « espaces-temps » du soufisme au Maroc. Entre particularismes locaux et inscription dans un religieux globalisé, le soufisme marocain se recompose dans ses formes et ses contenus. Dès lors, et comme l'a rappelé Franck Frégosi dans son intervention à propos de l'objet religieux en science politique, l'un des enjeux pour les acteurs religieux, comme pour les chercheur-e-s réside dans la régulation non liturgique des lieux de culte.

Dimension genrée et approche ethnographique : les chercheur-e-s au contact du terrain

Esquissée dans les précédentes présentations, l'approche résolument participative voire ethnographique du/de la chercheur-e apparaît comme centrale pour nombre de présentations et

soulève - de manière explicite ou en filigrane - la dimension genrée de l'objet religieux. Dans sa présentation d'un engagement partisan salafiste des femmes tunisiennes, Alessandra Bonci donne à voir le religieux sous sa forme associative. S'appuyant sur les écrits de Saba Mahmood (2005), elle postule que la religion est, à la fois, la raison première de l'engagement politique de ces militantes, en même temps qu'elle leur offre un champ d'opportunités politiques et sociales. Ces opportunités s'illustrent dans ce contexte à travers le canal de l'éducation religieuse, auquel Alessandra Bonci tente de participer activement, afin de cerner et d'analyser son objet de recherche. Les *madrasas*, et écoles coraniques, semblent être des lieux de la transmission des savoirs religieux au Maghreb alors qu'elles sont, en Indonésie, des lieux de production théologique. C'est dans ce milieu que les féministes indonésiennes ont décidé de s'engager afin de puiser les outils herméneutiques permettant de défendre l'égalité de genre en islam. L'islamisme féminin et les différentes tentatives d'islamisation du droit en Indonésie ont encouragé les femmes *oulémas* à mettre leur autorité religieuse au service du « militantisme féministe ». L'islam indonésien, perçu comme un islam périphérique, est, en réalité, un des centres de gravité du monde musulman, rassemblant, à lui seul, autant de musulmans que l'ensemble du monde arabe. Interrogeant l'imputabilité de la nature de cet islam oscillant, entre syncrétisme religieux et réformisme dans une tradition théologique ouverte aux femmes, Samia Kotele a analysé cet

« *aggiornamento* théologique » entrepris par les femmes *oulémas* indonésiennes en miroir des tentatives de féminisation du religieux au Maroc. Le travail ethnographique de Yannis Boudina - notamment son étude du *tajmaât*, l'assemblée villageoise masculine et religieuse - s'attache, en particulier, à décrire la façon dont des associations nouvellement créées parviennent à se conformer aux exigences régionales, participant ainsi, *via* un syncrétisme (Bastide, 1961), à l'endogénéisation du salafisme en Kabylie. Il interroge la méfiance insulaire des Kabyles (Chachoua, 2001 ; Mahé, 2001) à travers le processus d'implantation de groupes religieux musulmans en Grande-Kabylie.

Ces diverses contributions ont suscité des discussions animées entre les participant-e-s tou-te-s issu-e-s d'horizons disciplinaires variés - anthropologie, droit, histoire, science politique, science de la communication, sociologie, théologie -, notamment au cours d'ateliers méthodologiques portant sur les différentes « ficelles » du métier de chercheur-e au contact du terrain. Ces traditions académiques s'inscrivent dans des contextes nationaux marqués. Avec sa présentation d'une revue tunisienne portant sur l'objet religieux, Kmar Bendana a ainsi mis en évidence la constitution d'un champ d'étude en fonction de critères nationaux. Pour Chérif Ferjani, dont l'intervention clôtura la semaine, si l'objet religieux impose parfois des méthodes et délimitations qui lui sont propres, il n'en reste pas moins profondément pluridisciplinaire. En cela, il est indispensable de se rapporter à cet objet, sans se laisser dominer par l'objet lui-même.

Le religieux en controverses

Plusieurs communications ont également analysé la façon dont l'objet religieux se donne à voir sous forme de « controverses ». « Dieu a-t-il sa place dans la discothèque ? ». C'est par cette question *a priori* atypique que Laura Thomson s'attelle à étudier le traitement du blasphème en Tunisie. Retraçant la chronologie et les péripéties de la condamnation pour blasphème de Dax J - ce DJ londonien ayant repris l'appel à la prière lors d'un de ses concerts dans une boîte de nuit à Hammamet en 2017 -, elle tend à montrer comment s'est érigée cette controverse et ce qu'elle révèle du « dicible » en matière religieuse et politique. Nassim Hamdi éclaire, quant à lui, le rapport ordinaire de huit homosexuel-le-s tunisien-ne-s au fait religieux, dans un contexte où les pratiques sexuelles et intimes des enquêté-e-s demeurent perçues comme transgressives voire réprimées par la loi. Il s'agit alors d'observer comment se négocie, à travers des « bricolages », la dimension religieuse pour chacun-e d'entre elles/eux, entre formes d'attestation et résistances aux prescriptions religieuses. Larbi Megari a proposé une analyse fine des comptes *Twitter* de deux prédicateurs musulmans, Mohammad Al-Arefe et Aidh Alqarni, qui sont parmi les plus suivis au monde. En faisant dialoguer les éléments théologiques propres à ces prédicateurs saoudiens, inscrits dans des contextes politiques particuliers, avec les contraintes d'utilisation en vigueur sur la plateforme *Twitter*, il montre comment le discours religieux

s'adapte, se transforme, voire se réapproprie (*via*) l'objet numérique. Conscient-e-s de ces enjeux, les participant-e-s ont d'ailleurs pu, lors de temps de dialogues, échanger sur leurs expériences réciproques et, lors d'une séance dédiée, se former aux outils numériques à leur disposition pour analyser les recompositions virtuelles de leur objet, à l'heure d'internet et de la digitalisation.

La religion une affaire d'État(s)?

Enfin, c'est la cohabitation, l'adaptation voire la régulation du religieux et par le politique qui a constitué un des sujets de prédilection de la semaine. Badr Karbi a mis en exergue le renouveau des formes de mobilisation du religieux à travers une analyse du parti politique *Ennahdha* sous un prisme comparatiste, au regard de la démocratie sociale italienne. En apportant une analyse décloisonnée dans le temps et l'espace, il inscrit les différentes négociations du religieux qui se jouent dans un contexte post-révolutionnaire. Il questionne le « croire social » et les mobilisations du religieux par les partis politiques ainsi que leur participation à la construction d'une « démocratie musulmane ». Suite au constat d'un décalage entre la faible prise en compte du facteur religieux dans les études académiques, en particulier en relations internationales, malgré un récent regain d'intérêt comme le montre la publication collective dans la *Revue internationale et stratégie*,

(2020) et son retour au premier plan dans les diplomaties religieuses de certains États, Djalila Chérifa Belkaid se propose d'en retracer les causes historiques, puis ouvre plusieurs pistes de réflexions à creuser. Pour sa part, Azza Rekik analyse le rapport entre islam et constitutionnalisme moderne en Tunisie. Son approche juridique permet d'envisager les volontés politiques de modifications constitutionnelles des différentes parties prenantes en dépassant les clivages politiques. Elle interroge « l'unité » du peuple tunisien sur laquelle se fonde l'identité nationale défendue par certains partisans en centrant la focale sur les formes de régulations et leurs significations.

Après être revenu sur leur genèse, notamment au Royaume-Uni, et les raisons de leur popularité grandissante en France, Lucas Faure a analysé la relation des organisations humanitaires islamiques aux pouvoirs publics français. En réponse aux injonctions étatiques, les associations déploient des stratégies diverses, allant du registre de l'islam civique voire républicain à des discours plus contestataires, qui permettent de dresser, en filigrane, un premier cadrage du « champ » de l'humanitaire islamique français. En s'intéressant aux thématiques de gouvernance de la religion, son intervention prend le parti d'appréhender le fait religieux comme susceptible d'alimenter des dispositifs de contrôle du social et de prise en charge des urgences humanitaires en lien avec l'hypothèse d'une « recomposition générationnelle » au sein des ONGs. Pour finir, Mouna Chérif a présenté une analyse historique de la mission

de l'Église catholique en Algérie entre 1962 et 2010. Ce détour par le temps long offre un aperçu des enjeux politiques et sociaux actuels de la pluralité religieuse. L'héritage de cette diversité est questionné à travers le tournant amorcé par l'ordonnance de 2006, régulant la gestion des cultes non-musulmans. En analysant les conséquences matérielles de cette ordonnance sur la coexistence religieuse et le statut des minorités, Mouna Chérif a présenté des enjeux politiques majeurs pour l'Algérie contemporaine. Une telle approche cristallise les enjeux disciplinaires pointés du doigt par Claude Prudhomme, qui est revenu sur la progressive distinction entre l'histoire religieuse et l'histoire des faits religieux, qui s'affirme au XIX^e siècle comme une histoire méthodique et universitaire. Il insiste sur la nécessité d'écrire une histoire connectée en appréhendant l'histoire des faits religieux dans ses relations avec les autres religions.

Par les riches échanges ayant rythmé la semaine, ainsi que par les visites d'édifices religieux appartenant aux trois grandes religions monothéistes à Tunis, cette école doctorale aura incontestablement répondu à son objectif de dialogue interdisciplinaire et d'approche transversale de l'objet religieux, systématiquement ancré dans des configurations sociopolitiques et historiques propres.

Présentation de l'ouvrage

L'Algérie au présent¹

Sous la direction de Karima Dirèche

Manon ROUSSELLE

Le 29 janvier 2020, Karima Dirèche, directrice d'études au CNRS (TELEMME) et ancienne directrice de l'IRMC, est venue présenter l'ouvrage sous sa direction, *L'Algérie au présent. Entre résistances et changements*, paru en 2019 aux éditions IRMC-Karthala. L'objectif de ce que plusieurs collègues ont appelé un « travail colossal » est de donner un aperçu multidimensionnel de l'Algérie contemporaine : les dynamiques qui ont traversé les trente dernières années et les enjeux actuels, dans une perspective analytique poussée.

Cet ouvrage regroupe une soixantaine de contributions, mettant en valeur aussi bien la jeune recherche que les chercheurs confirmés. Un tiers des contributeurs sont des collègues de l'Université algérienne. Lors de son intervention, Karima Dirèche est revenue sur les difficultés à travailler sur l'Algérie et sur la genèse de cet ouvrage.

يوم 29 جانفي 2020 جاءت السيدة كريمة ديراش، مديرة بحث بالمركز الوطني للبحث العلمي (TELEMME) و مديرة سابقة لمعهد البحوث المغاربية المعاصرة، لتقديم كتاب الجزائر اليوم. بين المقاومة والتغيير تحت إشرافها و الصادر سنة 2019 نشر Karthala-IRMC. إن الهدف مما أسماه العديد من الزملاء "العمل الضخم" هو إعطاء لمحة متعددة الأبعاد عن الجزائر المعاصرة : الديناميات التي عبرت الثلاثين سنة الماضية والتحديات الحالية، من منظور تحليلي. يجمع هذا الكتاب حوالي ستين مقالة، وبسبب الضوء على كل من الباحثين الشبان والباحثين ذوي الخبرة. ثلث المساهمين هم زملاء من الجامعة الجزائرية. خلال كلمتها عادت السيدة كريمة ديراش إلى نشأة هذا المشروع وصعوبات العمل حول موضوع الجزائر.

On January 2020, the 29th, Karima Dirèche, research director at the National Scientific Research Center (CNRS – TELEMME) and former IRMC director,

has come to introduce the last book she directed *L'Algérie au présent. Entre résistances et changements*, published in 2019 at IRMC-Karthala editions. The objective of what colleagues called a “colossal work” is to give a multidimensional view of the contemporary Algeria: dynamics going through the country those past thirty years and current issue, in a deep analytic perspective. This work reunites about sixty contributors from young research as well as the experienced one. A third of them are colleagues from the Algerian university. During her speech, Karima Dirèche explained the genesis of the project and the difficulties to work on Algeria.

Les conditions de production du savoir en Algérie

Karima Dirèche explique qu'au lancement de ce projet, les contributions manquaient sur l'Algérie contemporaine. En effet, les propositions portaient sur des thématiques trop spécifiques et sèches ou relevaient de recherche-action, qui sont certes privilégiées, en général, par les politiques des universités, mais qui ne permettent pas de rentrer dans le cadre d'un ouvrage collectif à visée académique.



1. DIRÈCHE Karima (dir.), 2019, *L'Algérie au présent. Entre résistances et changement*, Paris-Tunis, IRMC-Karthala, « Hommes et sociétés ».

Un constat a émergé : les SHS semblent bouder l'Algérie. Ce pays a longtemps été considéré comme un pays hors-champs dont les expériences historiques auraient constitué une spécificité historique, économique et religieuse, créant un modèle algérien qui ne s'appliquerait qu'à lui-même, ne se soumettant pas à l'analyse critique et à la déconstruction de ses catégories théoriques. À ce propos, Karima Dirèche cite Abdallah Mazouni qui expliquait, il y a cinquante ans, qu'en Algérie tout est spécifique « même les oranges »¹. Pourtant une recherche de qualité existe bel et bien en Algérie, mais elle n'est pas assez mise en valeur.

Dans la formation doctorale, on ne pousse pas assez les jeunes chercheurs à écrire et à publier. Ils manquent d'outils méthodologiques nécessaires à la rédaction d'articles et d'ouvrages internationaux. C'est ce qui s'est imposé, brutalement, à la chercheuse, lors de ses premières tentatives de récolte des travaux. Elle insiste sur l'absence, au premier abord, de la sociologie politique et de l'histoire contemporaine qui reflète les difficultés qu'affronte la recherche en contexte autoritaire. L'autocensure se pratique de manière presque automatique et certains objets de recherche sont tout simplement invisibles.

Elle explique ainsi la surprise manifeste des observateurs devant les événements de 2019 en Algérie. Les manifestations citoyennes, le *hirak*, ont semblé sortir de nulle part, même pour les analystes les plus attentifs. Les clés de

compréhension restent encore insuffisantes pour analyser ce phénomène.

Rappelons que Karima Dirèche présente les conditions de la recherche et les protestations en Algérie dans son article « Écrire sur l'Algérie. Les SHS à l'épreuve de la mobilisation citoyenne du 22 février 2019 » paru dans *L'Année du Maghreb* en 2019².



© IRMC.

Une genèse chaotique

Pour toutes ces raisons, les premiers travaux qu'elle a reçus ne permettaient pas de faire valoir la qualité des recherches, la réalité sociale de l'Algérie et encore moins les terrains de recherche.

C'est dans l'optique de pallier à ce déficit que la chercheuse a persévéré dans ce projet. Néanmoins, sa genèse s'est avérée plus que difficile. Initié en 2011 lors de l'affectation de Karima Dirèche au Centre Jacques-Berque à Rabat, cet ouvrage aurait dû aboutir pour le cinquantenaire de l'indépendance algérienne en 2012. L'appel à contributions a dû être relancé en 2017 et la parution, reportée à 2019,

alors que l'actualité algérienne est au cœur des débats, avec les mobilisations citoyennes.

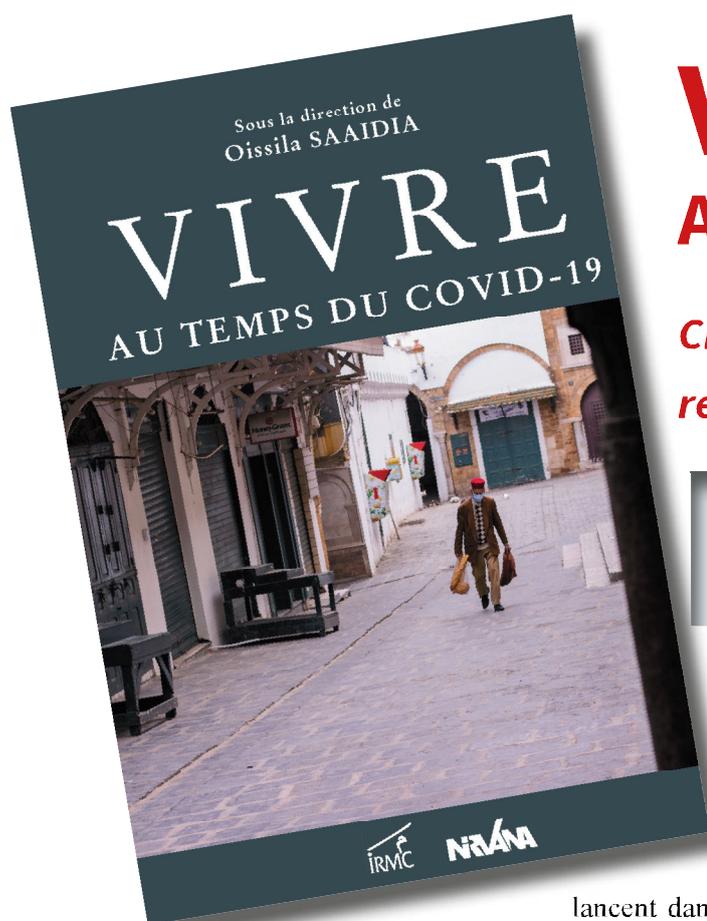
Lors de son directorat à l'IRMC, Karima Dirèche a rencontré de nombreux enseignants-chercheurs algériens et de jeunes docteurs qui n'avaient aucune visibilité. Soucieuse de mettre en valeur leurs travaux, elle les a préférés aux grands noms de la sociologie algérienne qui sont, *a contrario*, trop visibles.

Cet ouvrage est donc une tentative d'approche, par des entrées très diverses, en un tableau cohérent, renvoyant à des enjeux cruciaux faisant sens dans la société algérienne. Très fourni, il offre un aperçu général de l'Algérie contemporaine, pays pluriel qui a subi de nombreuses évolutions au cours de ces dernières années. Des questions d'histoire et de mémoire, de langue, de culture et identité, d'aménagement du territoire, de ruralité, de villes nouvelles, d'eau, d'agriculture, *etc.* sont analysées. Les textes sont volontairement courts, écrits dans une langue accessible, pour permettre une lecture diversifiée et plus aisée. Si d'aspect extérieur, ce livre est conséquent, il a vocation à être feuilleté pour y chercher des entrées thématiques.

Ce sont tous ces défis que met en perspective l'ouvrage. Karima Dirèche fait ainsi le constat des lacunes méthodologiques de la recherche en Algérie qui renvoient à des difficultés liées à la problématisation, à la rédaction et à la structuration de cette recherche algérienne. Pourtant, aujourd'hui, les rapports complexes entre sciences et pouvoir sont en redéfinition au Maghreb et cela, plus intensément encore en Algérie.

2. DIRÈCHE Karima, 2019, « Écrire sur l'Algérie. Les SHS à l'épreuve de la mobilisation citoyenne du 22 février 2019 », *L'Année du Maghreb*. [En ligne <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/5664>].

1. MAZOUNI Abdallah, 1969, *Culture et enseignement en Algérie et au Maghreb*, Paris, Éditions Maspero.



VIVRE AU TEMPS DU COVID-19

**Chroniques de confinement :
regards de chercheurs depuis la Tunisie**

Disponible dans toutes les librairies en Tunisie,
prix : 20 DT.
Distribué en France, au Canada et au Maroc.

L'IRMC vient de publier, chez IRMC - Nirvana, *Vivre au temps du Covid-19. Chroniques de confinement : regards de chercheurs depuis la Tunisie*, sous la direction de Oissila Saaidia.

Plus de détails sur notre blog : <https://irmc.hypotheses.org/2375>

Le dimanche 22 mars 2020, le confinement entre en vigueur en Tunisie ; le lundi 4 mai, la phase du déconfinement débute. Entre ces deux dates, la société tunisienne a vécu une expérience unique, à l'instar d'autres pays à travers le monde.

C'est dans ce contexte que des chercheurs en sciences humaines et sociales (SHS), de l'Institut

de recherche sur le Maghreb contemporain (USR 3077, CNRS), se lancent dans un projet inédit, celui de réfléchir ensemble sur les incidences sociétales de cette crise dont ils sont partie prenante car ils vivent en Tunisie. Ce livre collectif est un document unique sur la vie au temps du coronavirus car il a été rédigé par dix chercheurs de différentes disciplines, à partir d'un même objet, dans un laps de temps identique et depuis un même lieu géographique.

Cet ouvrage – le premier sur le Covid-19 publié par des universitaires francophones – livre des clés de lecture pour saisir la complexité d'un événement protéiforme et d'ampleur planétaire. L'analyse s'appuie sur le terrain tunisien même si sa portée dépasse la seule Tunisie car les thématiques abordées font inmanquablement écho à des situations vécues dans d'autres sociétés à travers le monde.

Rédigés sous forme de chronique, ces textes mettent,

notamment, en exergue un constat : cette crise planétaire est un révélateur, un accélérateur, un catalyseur de dysfonctionnements qui remontent aux années 1980, au moment de la bascule du monde vers un néo-libéralisme économique visant la dérégulation des échanges. En ce sens, le Covid-19 n'invente rien, ne change rien, ne modifie rien mais il aggrave, renforce et amplifie les faiblesses des sociétés travaillées par les inégalités.

En d'autres termes, l'ouvrage propose des pistes pour nourrir la réflexion et enrichir le débat.

Les contributeurs par ordre alphabétique :

Kmar Bendana (historienne), Mohamed Slim Ben Youssef (sociologue du politique), Jamie Furniss (anthropologue), Khaled Jomni (documentaliste), Monia Lachheb (socio-anthropologue), Marta Luceño Moreno (info-com), Khaoula Matri (sociologue), Claude Prudhomme (historien), Betty Rouland (géographe), Oissila Saaidia (historienne) et Marouen Taleb (géographe).

Calendrier scientifique

◀ 9 juillet 2020

« L'engagement politiques des femmes pieuses en Tunisie post-2011 »

Atelier doctoral de l'IRMC, présentation des recherches

Intervention : **Alessandra BONCI**, doctorante à l'Université Laval
Discutante : **Maryam BEN SALEM**, maître assistante à la Faculté de droit et de sciences politiques de Sousse
Coordination : **Mohamed Slim BEN YOUSSEF**

◀ 15 – 17 juillet 2020

« La jeune recherche au temps du confinement »

Séminaire jeune recherche organisé par l'IRMC en *Facebook live*

Coordination : **Amin ALLAL, Mohamed Slim BEN YOUSSEF, Jamie FURNISS**

◀ 7 – 30 août 2020

Fermeture annuelle de l'IRMC

◀ 7 – 12 septembre 2020

« Qu'est-ce que l'École doctorale itinérante (EDI) ? »
Séminaire virtuel, publication de capsules vidéo et de *Facebook live*

Coordination : **Jamie FURNISS, Manon ROUSSELLE**

Participation : Doctorants des éditions précédentes

◀ 8 septembre 2020

Webinaire SOCOSMA
Organisé par le CEFAS Koweït, en partenariat avec l'IRMC, l'IFPO, le Centre Jacques Berque, le CEDEJ, UMIFRE - Unités mixtes Instituts français de recherche à l'étranger – et le CNRS.

Présentation de l'ouvrage *Vivre au temps du Covid-19. Chroniques de confinement : regards de chercheurs depuis la Tunisie*,

sous la direction de **Oissila SAAIDIA**

Appel à participation

L'école doctorale itinérante (EDI) existe depuis 2016 et a été organisée dans 4 pays différents en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Après la crise sanitaire liée à la pandémie de la Covid-19, l'édition 2020 a dû être reportée en juin 2021. Néanmoins, les organisateurs et le comité scientifique ont souhaité mettre à profit cette annulation pour animer le réseau créé par l'école au fil des ans. De fait, réunissant chaque année 15 nationalités et comptant aujourd'hui plus de 170 doctorants ou docteurs, l'opportunité se présente aujourd'hui de valoriser ces activités.

C'est pourquoi nous lançons un appel à participation, réservé aux participants des anciennes éditions de l'EDI, sous forme de concours : à l'occasion de la « Semaine virtuelle : qu'est-ce que l'EDI ? », qui se déroulera sur les réseaux sociaux du 7 au 12 septembre 2020, nous souhaitons récolter des témoignages des anciennes éditions. Les participants devront se filmer, sous forme d'une vidéo de 180 secondes (3 min) maximum, faisant part de ce qui a été le plus marquant/utile pour le/la doctorant-e/docteur-e lors de sa participation à l'école : découverte méthodologique, conseils sur le cadre théorique, nouvelles perspective d'enquête, reformulation de la problématique, interrogation sur la faisabilité de la thèse, etc. et sur la manière dont il/elle a appliqué cela par la suite.

Nous sélectionnerons les 10 meilleures vidéos reçues, qui seront mises en ligne sur les réseaux sociaux, le site, la chaîne *Youtube* et le blog de recherche de l'IRMC durant la semaine virtuelle. Les trois meilleurs participants (encore en cours de doctorat) se verront invités à l'édition 2021 de l'EDI. Pour participer, merci d'envoyer, avant le 14 juillet, à ed.itinerante2019@gmail.com :

- 1) Un email de présentation stipulant vos noms, prénoms, nationalité(s), année de participation à l'EDI et titre de thèse
- 2) La vidéo au format susmentionné, n'oubliez pas de mentionner, dans votre vidéo, votre nom, le titre de votre thèse et votre université de rattachement.
- 3) Précisez « semaine virtuelle EDI 2020 » dans l'objet du mail.



Responsable de *La Lettre de l'IRMC* : Oissila Saaidia
Responsable éditorial : Alexia Humbert
Responsable de communication : Hayet Naccache
Conception graphique et PAO : Besma Ouraïed-Menneï
Traductions : Khaled Jomni, Hayet Naccache, Manon Rousselle

IRMC, 20 rue Mohamed Ali Tahar, Mutuelleville, 1002 TUNIS
Tél : (+216) 71 796 722
E-mail : direction@irmcmaghreb.org



IRMC.Tunis



IRMCtunis



irmc.hypothese.org